

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 28.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 JUILLET 1877

## Décisions judiciaires concernant les journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau-de-poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement ; autrement, l'éditeur peut continuer à le lui envoyer jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau-de-poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau-de-poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve *prima facie* d'intention de fraude.

## SOMMAIRE

Note de la rédaction.—Les Zouaves à Ottawa, par L. O. D.—Discours de M. Tassé au dîner des Zouaves.—Un discours-programme, par A. Gélinas.—La récolte.—Choses et autres.—Histoire d'une colonie féodale en Amérique, par P. scal Poirier.—La Saint-Jean-Baptiste à Buckingham.—Souvenirs d'un pèlerinage à Sainte-Anne de Beupré, par J. D.—Nos gravures.—Avis.—Pensées.—Poésie : Le Château-Bigot, par W. Chapman.—Le portrait, par le comte de la Thèbes (*suite et fin*).—Montcalm et le Canada Français, par Benjamin Sulte.—La crise parlementaire en France.—Revue de la semaine.—Faits divers.—Les échecs.—Le jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

NOS GRAVURES : La grève des journaliers du port ; Le grand incendie de Saint-Jean, N. B. ; L'incendie de Saint-Jean.

La *Minerve* a jugé à propos, à plusieurs reprises, dans le cours des dernières semaines, d'attaquer personnellement M. L. O. David au sujet d'articles publiés par lui récemment dans *L'Opinion Publique*. A cette occasion, nous croyons devoir déclarer que la rédaction de *L'Opinion Publique* approuve M. David de ne pas répondre aux attaques personnelles de la *Minerve* à son égard, mais elle n'en trouve pas moins ses attaques injustifiables, car elles ne peuvent être inspirées que par des sentiments de rancune condamnables.

## LES ZOUAVES À OTTAWA

Les Zouaves arrivèrent à Ottawa, samedi, vers six heures. Ils furent reçus par un comité de réception, par toutes les sociétés françaises et irlandaises catholiques d'Ottawa, et salués à leur arrivée par une foule considérable. Ils étaient une centaine presque tous revêtus de leur uniforme militaire. La bande des Frères d'Ottawa, sous la direction de MM. Audette et Lamontagne, les accompagnait.

M. E. Tassé, ancien zouave et maintenant marchand estimé d'Ottawa, leur présentait une adresse au nom de la section d'Ottawa ; M. Higgins leur en présentait une au nom des Irlandais catholiques de la capitale, et M. le Dr. Taché, une troisième au nom de la population française.

La procession se mit en marche et accompagna les Zouaves jusqu'au collège d'Ottawa. Le corps de musique du collège, sous la direction remarquable du Rév. Frère Ballard, ouvrait la marche. Le costume des Zouaves, leur tournure militaire et distinguée, frappèrent tout le monde. Le fait est, qu'on voit rarement,

dans le service volontaire ou régulier, une pareille réunion de garçons bien faits, intelligents, bien élevés et instruits.

Le soir, une soirée dramatique eut lieu dans la magnifique salle de l'Institut-Canadien ; il y avait beaucoup de monde. Le *"Fils du Forçat"* y fut joué avec succès par MM. Varin, Marion, Renaud, McGowen, Fréchon, Martin, Hébert, Prendergast, Hurtubise, A. Hébert, et *"Le marquis de Lauzun,"* par MM. Varin, Marion, McGowen, Panneton, Fréchon.

Il y a parmi ces messieurs d'excellents acteurs.

Durant la soirée, M. le chevalier A. Larocque, notre collaborateur, raconta en anglais divers épisodes du régiment des Zouaves. Comme il était tard et que l'auditoire était presque tout français, il abrégéa considérablement son discours qui était très-intéressant. L'excellent orchestre Marrier se distingua comme de coutume.

En somme, soirée agréable, mais un peu longue et pas assez variée.

Le lendemain, dimanche, les Zouaves allèrent en corps entendre la messe à la cathédrale ; ils ont beaucoup admiré le chant et la musique en général, et en particulier le *Salve Regina* chanté par Madame Evanturel, et le *O Salutaris* par Mademoiselle J. Aumond. Comment ne pas admirer de pareilles voix ?

Il y eut aussi un quatuor très-bien chanté par Madame Lapierre, Mademoiselle Aumond et MM. Gourdeau et Gauthier. L'organiste de la cathédrale est, comme on sait, M. le chevalier G. Smith, dont le talent est si bien connu à Montréal, à Québec, partout. Mais il nous pardonnera de dire que nous n'aimons pas sa messe ; malgré tout le mérite de cette composition sous d'autres rapports, nous ne la trouvons pas assez grave et solennelle. Le chœur, sous la direction de M. l'abbé Duhamel, était puissant, mais il y avait là des voix de petits garçons dont les cris agaçaient parfois les nerfs.

Arrivons au banquet donné par les dames d'Ottawa. Rien de plus charmant, de plus délicat sous tous les rapports. On remarquait le cachet de la grâce et du tact que la femme sait mettre partout !

Les plats portaient tous les noms les plus français et les plus catholiques : c'étaient du Chambord, du de Charette, du Allet, du Montcalm, du Chateauguay, du de Lamoricière, etc., etc.

Mgr. Duhamel présidait, ayant à ses côtés M. E. Tassé, nouveau président de l'Union-Allet, M. le Maire Waller, l'hon. M. Scott, M. le chanoine Moreau, le populaire aumônier des Zouaves, M. Prendergast et plusieurs autres.

La première santé, celle de la Reine, ayant été bue, Mgr. Duhamel proposa la santé du Pape. Quelle explosion d'enthousiasme ! Puis M. Scott proposa la santé de l'épiscopat du Canada. Il exprima, dans un langage choisi, les sentiments de respect, d'amour et d'obéissance des catholiques à l'égard de leurs évêques, qu'ils consultent, dit-il, non-seulement dans les choses spirituelles, mais même dans leurs difficultés temporelles.

Mgr. Duhamel improvisa dans le langage correct, mesuré et élevé qui le caractérise, une réponse qui fut fort applaudie. Même quand il n'est pas préparé, Mgr. Duhamel s'exprime très-bien.

La santé du jour, celle des Zouaves, fut portée par M. Joseph Tassé, dont le discours fut digne du sujet et de la circonstance,

ainsi que nos lecteurs pourront en juger en le lisant.

M. E. Tassé fit une réponse courte, mais convenable. M. le zouave Varin, qui avait si bien joué, la veille, le rôle du vieillard Bourdier et celui du marquis de Lauzun, proposa alors, dans les meilleurs termes, la santé suivante : "Nos hôtes d'Ottawa." M. Varin nous a beaucoup plu ; il prononce bien, se possède parfaitement, son langage, son geste, son ton et sa prononciation sont distingués.

M. le Maire Waller répondit assez froidement, et proposa la santé des dames.

Le zouave Renaud y répondit au nom des garçons, et M. Sulte au nom des gens mariés. Ils furent tous deux fort applaudis. M. Sulte, qui a un talent d'improvisation remarquable, fit un discours étincelant d'esprit, un peu trop familier, peut-être, devant un pareil auditoire. Mais les Zouaves sont partis en répétant plusieurs de ses bons mots. Après quelques remarques de M. Prendergast, ex-président, l'un des membres les plus distingués du corps des Zouaves, Mgr. Duhamel annonça que le banquet était fini.

A sept heures et demie, avaient lieu, dans l'église Saint-Joseph, un salut solennel et la consécration des Zouaves au Sacré-Cœur.

Le chœur de Saint-Joseph, dont la réputation est faite, se surpassa, et Madame Gélinas ne chanta jamais avec plus de succès. Le sermon, par M. l'abbé Duguay, un ex-zouave, électrisa l'auditoire. Comme M. Tassé, il a su échapper aux banalités qui se disent tous les jours, et profiter des magnifiques discours prononcés sur le même sujet par les premiers orateurs du monde catholique, sans cependant cesser un instant d'exprimer ses propres pensées, d'obéir à ses propres inspirations. M. l'abbé Duguay a sa place marquée parmi nos meilleurs prédicateurs.

Comme les plus belles choses ont une fin, les Zouaves furent obligés de s'en retourner dans leurs foyers malgré les charmes d'Ottawa. Ils partirent, lundi, le 2 juillet, vers cinq heures, et furent escortés jusqu'au bateau par un bon nombre de citoyens. Les Zouaves ont laissé à Ottawa des souvenirs qui dureront longtemps ; ils ont fait honneur au nom catholique et canadien.

L. O. D

## DISCOURS DE M. TASSÉ AU DINER DES ZOUAVES

Monseigneur, Messieurs,

Un homme avait rempli la France du bruit de sa renommée. C'était à la fois un grand guerrier, un grand patriote, un grand homme politique, mais avant tout un grand chrétien. Nature noble, chevaleresque, éprise de la gloire, jaloux de l'honneur national, il avait généreusement payé de sa personne en maintes circonstances mémorables. Les sables brûlants de l'Afrique avaient été témoins de son courage, car il était l'un des chefs de cette vaillante armée qui réussit à implanter et à affermir la domination française dans l'Algérie. Il était l'âme aussi de cet intrépide corps de zouaves dont les faits d'armes sont restés légendaires, et qui, aux glorieuses journées de l'Alma et d'Inkermann, méritèrent d'être salués par leurs ennemis eux-mêmes du titre de premiers soldats du monde. Lorsque la révolution de 1848 menaça de bouleverser la France et ensanglanta les rues de sa capitale, on l'avait vu, toujours intrépide, le premier à l'assaut des barricades, mettre son épée à la défense de l'ordre social, exposer sa vie aux balles des émeutiers. Son habileté, son talent d'administration, son patriotisme, lui

méritèrent de prendre part pendant quatre ans à la direction de la France. Mais une nouvelle tourmente passa sur ce pays, et comme tant d'autres il prit le chemin de l'exil, supportant le malheur avec calme et magnanimité, restant fidèle à une cause déçue, à laquelle il croyait liée la grandeur de son pays.

Un jour de l'année 1860, que l'illustre proscrit causait paisiblement avec sa femme et quelques amis dans sa retraite de Prouzel, en Belgique, on lui remet une lettre qui allait avoir une influence décisive sur sa carrière.

Depuis longtemps, vous le savez, l'Italie était activement travaillée par l'idée révolutionnaire ; depuis longtemps le Piémont menaçait de s'emparer des domaines de l'Eglise ; depuis longtemps il menaçait d'entreprendre cette œuvre de spoliation, cette œuvre d'ignominie, cette œuvre criminelle, dont nous voyons aujourd'hui le triste couronnement.

Que va faire le Saint-Père, qui n'a qu'un tronçon d'armée, que des arsenaux vides, qu'un trésor épuisé ? Doit-il résister aux hordes de ces barbares des temps modernes, qui, sans cause, sans provocation, méprisent tous les droits, les principes les plus sacrés, font violence à l'amour des populations pour leur roi—le roi des rois—ou bien va-t-il faire appel à ses enfants dispersés aux quatre coins du monde et leur demander de voler à son secours ? Pie IX jette le cri d'alarme, et à cette voix vénérée, dont l'écho ne vibre jamais en vain dans les cœurs catholiques, des milliers de jeunes gens accourent sur les bords du Tibre pour défendre l'autorité et la liberté du Saint-Siège—qui, suivant le mot de Guizot, sont essentielles au sort de la chrétienté tout entière.

Mais il faut un chef à ces soldats de la vérité, il faut un commandant à cette admirable petite armée, dont les soldats lui viennent de tous les points de l'horizon, de l'occident et du levant, du septentrion et du midi.

Ce chef est tout trouvé. Pourrait-on en choisir un meilleur que le héros de l'Afrique et des barricades de Paris, que celui que l'adversité a grandi dans le respect du monde, que celui dont le bouclier fut toujours—selon cette parole du livre de la Sagesse—la justice et l'honneur ? Pourrait-on choisir un guerrier plus véritablement digne de servir cette grande cause, un guerrier plus véritablement capable de refouler—si cela est possible—les flots de la révolution, plus véritablement digne de s'envelopper, au besoin, dans les plis du drapeau pontifical, que cet homme qu'il me tarde de nommer : Léon-Christophe de Lamoricière—nom illustre entre tous, nom à jamais béni de la catholicité, nom à jamais cher au régiment des zouaves pontificaux dont il fut l'impérissable fondateur ?

Mais reportons-nous au moment où le héros chrétien reçoit ce message solennel du Saint-Père. Surpris d'abord, Lamoricière dit à sa femme et à ses amis : "J'ai besoin de réflexion. Mais c'est là une cause pour laquelle j'aimerais bien à mourir." Après quelques instants de méditation, le guerrier se lève et dit d'une voix nette : "J'irai." Ses anciens compagnons lui font des objections sur les difficultés de l'entreprise, mais, leur répond vivement le général : "Quand le Saint-Père, dans son abandon, demande à un catholique le secours de son bras, on ne refuse pas.—Vous n'avez jamais été vaincu, lui dit l'un d'entre eux, vous le serez !—Que m'importe ? La cause en vaut la peine. Avant tout, un sentiment, ou plutôt un devoir me domine. Je vois un père que le courant emporte ; ce père me tend la main, et j'aurais le cœur d'hésiter ! Non. On me crie : Il vous entraînera dans sa perte.—Eh bien, soit.—On déclarera que vous n'êtes plus Français.—Quant à cela, si on m'enlevait mon titre de citoyen français, le monde catholique tout entier me le rendrait par acclamation !"

Quelque temps après, Lamoricière était à la tête d'une armée formée de soldats peu aguerris, peu disciplinés, dont un grand nombre n'avaient jamais vu le feu. Pour la plupart, c'étaient des héros de vingt ans. Décidés à frapper un grand coup, les Piémontais mirent en campagne une armée énorme, appuyée par une artillerie puissante, puis livrèrent bataille aux troupes pontificales, dont ils étaient dix fois plus nombreux. Après la déroute la plus héroïque que puisse offrir une armée écrasée par des forces supérieures, Lamoricière eut la douleur de voir la victoire lui échapper dans cette désastreuse journée de Castelfidardo, qui a fait mille fois plus honneur aux vaincus qu'aux vainqueurs. Car s'il est des défaites plus glorieuses que des victoires, la défaite de Castelfidardo est une de celles-là. Comme le sang des martyrs—et les soldats de Castelfidardo, une

voix protestante les a appelés "les derniers martyrs de l'honneur européen"—le sang des héros enfante des héros, et sept ans plus tard, les glorieuses victoires de Monte-Rotondo—Monte-ton-dos, disait Venillot—et de Mentana venaient venger la mort de tant de braves, frapper de stupeur les soldats de la révolution, et offrir de grandes consolations à l'Eglise, de grandes consolations au noble vieillard qui règne au Vatican comme la plus haute et la plus majestueuse personnification de l'autorité et de l'ordre social, l'immortel Pie IX.

Ces victoires, elles ont été gagnées à la pointe de l'épée, à la pointe de la baïonnette, au milieu de flots de sang, dans les conditions militaires les plus désavantageuses possibles. Toujours les soldats du Pape se sont battus un contre dix, un contre vingt, mais forts de ce courage qui enflammait autrefois les Macchabées; forts du sacrifice de leur vie qu'ils avaient fait noblement, rien ne put leur résister. On eût cru les légions garibaldiennes frappées de cette terreur secrète qui animait autrefois les ennemis de Constantin le Grand, lorsqu'ils virent arborer le labarum sur lequel étaient inscrits les mots qui avaient apparus à son armée en lettres de feu: *In hoc signo vinces!*

Dans un de ces engagements, quatre-vingts zouaves vont se heurter sur une colonne garibaldienne qui leur crie de se rendre, mais tous de répondre bravement: "Les zouaves savent mourir; mais se rendre à des brigands, jamais!" Oui, ils étaient beaux à voir ces zouaves impatients de se mesurer avec l'ennemi, s'agenouillant pour recevoir la bénédiction de leurs aînés, ces héros en soutane—si bien représentés aujourd'hui par M. le chanoine Moreau, cet infatigable zélé de la croisade canadienne—puis s'élançant au feu bravement, joyeusement même, aux cris enthousiastes de: *Vive Pie IX!* souvent mêlés aux cris de: *Vive la France!*

Ce cri de: *Vive la France!* n'était pas de trop—car la France était alors le bras droit de la papauté. C'était elle qui, en plus d'une circonstance, avait ouvert au Pape les portes de Rome; c'est elle qui continuait encore les traditions de Charlemagne et de saint Louis; ce sont ses enfants qui formaient le gros des colonnes pontificales, et il nous est doux de croire que, sans ses derniers et terribles malheurs, jamais elle n'eût permis à Garibaldi d'aller à Rome.

Si le Canada ne comptait pas alors de nombreux zouaves, il était du moins représenté dans l'armée de Pie IX par deux de ses enfants: M. Hugh Murray et M. Alfred LaRoque. Tous deux se sont battus comme des héros, au premier rang, à la bataille de Mentana; tous deux ont été blessés au champ d'honneur, et tous deux ont mérité la croix de Pie IX, le plus beau titre de noblesse d'un catholique.

Hugh Murray, âme de feu, cœur magnanime, passionné pour la véritable gloire, les grandes choses, tu n'as pu donner ton sang à l'Eglise, mais tu as pu du moins le verser au service d'une cause que tu croyais être l'étape sur le chemin de Rome—la royauté. Si nous avons le regret de ne pas te compter en cette réunion solennelle au nombre de tes anciens frères d'armes, nous avons la suprême consolation de savoir que tu as cueilli là-haut cette couronne immortelle, qui fut l'ardente ambition de toute ta vie, la couronne du héros chrétien.

Que cet autre brave de Mentana, M. Alfred LaRoque, me permette de saisir cette occasion pour lui exprimer mon admiration, et pour lui dire combien j'étais fier de lui, comme Canadien, quand je le vis revenir de Rome, il y a quelques années, le bras à l'échappe, souffrant encore d'une grave blessure; car je voyais en sa personne le digne représentant des catholiques canadiens du Canada, et dans le sang qu'il avait versé, le premier tribut de notre dévouement à la grande cause de la papauté. C'est vous qui, après la victoire de Mentana, adressiez à vos compatriotes ces simples et belles paroles: "Un Canadien, soldat du Pape, vient d'être blessé, que trois cents le remplacent! Canadiens, le voulez-vous?"

Est-il besoin de vous dire que le Canada a répondu dignement à ce sublime appel? Est-il besoin de vous dire que nous avons été les heureux témoins d'une croisade non moins noble que celles du moyen-âge? Est-il besoin de vous dire que vous avez montré que le sang des héros de Carillon, de Sainte-Foie et de Chateauguay bouillonnait encore dans leurs descendants? Est-il besoin de vous dire que cinq cents jeunes gens, abandonnant tout: patrie, foyer, parents, amis, ont obéi à la même généreuse inspiration qui animait l'illustre Lamoricière, lorsqu'il s'écria: "Quand le Saint-Père, dans son abandon, demande à un catholique le secours de son bras, on ne refuse pas!" Est-il besoin de vous dire que ces cinq cents jeunes gens ont tour à tour traversé les mers, traversé l'Europe, au milieu de l'étonnement et du respect des peuples du vieux monde, méritant même l'admiration de ceux qui ne pensaient pas comme eux, mais qui savent applaudir au courage, à l'héroïsme, à la véritable gloire, partout où ils se trouvent? Est-il besoin de vous dire que ces cinq cents jeunes gens ont provoqué les éloges les plus flatteurs pour notre race, entre autres cette ode admirable de Victor de Laprade dont je vous citerai quelques vers:

Allez votre chemin. Français du nouveau monde,  
Races de nos aïeux, tout à coup ramimés.  
Allez, laissant chez nous une trace féconde,  
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.

De nos jeunes croisés vous êtes deux fois frères,  
Marchez aux mêmes cris et dans les mêmes rangs.  
Faisant Dieu comme eux par vos œuvres guerrières:  
Quand Dieu frappe un grand coup, c'est de la main des Français.

Canadiens, Zouaves du Pape, vous avez bien mérité de la religion, vous avez bien mérité de

la patrie. Votre vaillance, vos sacrifices, vos services à l'Eglise ont ajouté à l'histoire du Canada une page qui ne s'effacera pas. Si déjà vos concitoyens vous ont voué une sincère et profonde admiration—à laquelle les catholiques de cette ville se sont depuis longtemps associés—la postérité, soyez en sûrs, inscrira en lettres d'or au livre de mémoire les noms de tous ceux qu'un même dévouement aura conduit des bords du Saint-Laurent à la Ville-Eternelle.

Pour la plupart, on vous a vus, pendant deux ans, faire le service dans l'armée romaine, supporter courageusement les corvées, les fatigues, les longues marches, les ennuis de la vie des camps. Vous n'avez pas eu tous l'occasion d'aller au feu, mais ceux qui ont croisé le fer avec l'ennemi l'ont fait avec honneur et gloire. Le régiment tout entier des Zouaves Pontificaux est là pour l'attester, et il s'y connaît en fait de véritable courage. Au 20 septembre 1870—date à jamais tristement célèbre—alors que Rome était cernée par plus de 60,000 hommes, vous vous êtes battus héroïquement; vous brûliez d'affronter l'envahisseur malgré son immense supériorité numérique, et sans l'ordre formel du Saint-Père de ne pas continuer une lutte trop inégale, vous seriez tous morts sur la brèche, et ce n'est que frémissants, comme des lions blessés, que vous avez rendu vos armes à un ennemi indigne de les recevoir. Aussi, vos anciens chefs d'armée—les Kanzler, les Allet et les de Charette—ont-ils conservé de votre séjour au régiment des Zouaves Pontificaux un souvenir ineffaçable. C'est de Charette, ce brave entre les braves, ce Bayard des temps modernes, ce héros de la dernière campagne romaine, ce héros des glorieuses batailles de Patay et de Loigny,—où les Zouaves français se sont fait noblement décimer, montrant bien haut que le soldat de l'Eglise sait être au besoin le plus courageux défenseur de la patrie; c'est de Charette, dis-je, qui, présent de cœur à cette réunion de ses chers *Castors*, comme il le dit dans la belle lettre qu'on vient de nous lire, exprime la conviction bien vive que les Français du Canada sauront retrouver un jour la grande place qu'ils ont occupée au régiment.

Le Saint-Père a vu dans la défense de sa cause la plus belle preuve du dévouement de ses enfants du Canada, et la bénédiction qu'il vient de vous envoyer, portée sur les ailes de l'électricité, est un témoignage éclatant du profond intérêt qu'il porte à l'œuvre de l'Union-Allet. Je ne me rappelle pas sans émotion que, lorsqu'il y a quatre ans, j'eus le bonheur de recevoir la bénédiction du Saint-Père—laquelle sera toujours une des grandes consolations de ma vie—Sa Sainteté, en apprenant que je venais du Canada, s'empressa de me demander si je n'avais pas été l'un de ses chers zouaves. Vous soupçonnez malheureusement ma réponse....

Mais le régiment des Zouaves Pontificaux, dont on m'a prié de proposer la santé, il n'existe plus, me dira-t-on! Pardon, il existe encore en pleine activité. Pie IX n'est pas un souverain ordinaire; si on lui a ravi sa couronne, il règne sur une immense contrée, son empire s'étend sur pas moins de deux cents millions de sujets. Qu'il donne encore le mot d'ordre, et l'on verra plus qu'un régiment, l'on verra une armée innombrable se former sous les murs de Rome. Des extrémités de l'Europe, des profondeurs de l'Asie et de l'Amérique—d'où doit venir le salut de la papauté, suivant une ancienne prédiction—accourront des milliers de défenseurs pour le grand jour de la revanche, ou plutôt, pour le grand jour de la rétribution et de la justice. Ce grand jour, nous en voyons luire l'aurore au milieu des nuages d'un avenir prochain.

Les persécutions, les malheurs de l'Eglise peuvent faire perdre confiance à des âmes pusillanimes, mais nous ne sommes pas de celles-là. Depuis dix-huit cents ans, les flots de l'impérialisme, de l'erreur, de la révolution, menacent d'engloutir la barque de Pierre, mais elle a surmagé à toutes les tempêtes. L'Eglise est impérissable, et ses ennemis comme ses persécuteurs seront depuis longtemps couchés dans la poussière qu'elle resplendira d'une gloire de plus en plus éclatante.

Ces jours meilleurs, effaçons-nous de les hâter de toutes nos forces. Si tous, nous n'avons pu être zouaves par l'épée, soyons-le du moins par la parole, par la plume, par les bons exemples, car c'est Pie IX lui-même qui a dit: "Nous vivons en de si tristes temps, que l'Eglise a plus besoin à présent de soldats et d'écrivains, que de prédicateurs et de confesseurs." Plus que jamais, formons une phalange serrée et invincible autour de la chaire de Pierre; plus que jamais, défendons ces grands principes qui portent en eux le salut du monde; plus que jamais, protégeons, aimons Pie IX, cette grande gloire de notre siècle, ce grand pontife entre tous les pontifes romains, aux pieds duquel le monde catholique se précipite aujourd'hui dans un saint enthousiasme pour lui apporter de riches tributs d'amour, d'obéissance et de fidélité.

Et si jamais vienne une nouvelle levée de boucliers catholiques, si jamais il faut tirer le glaive de la justice, si jamais le clairon fait retentir les échos de la ville aux sept collines pour donner le signal d'une nouvelle croisade, on retrouvera les Canadiens-français, on vous retrouvera, messieurs, on trouvera ceux que votre généreux exemple aura entraînés, au poste de l'honneur et du danger, fidèles à votre fière devise: *Aime Dieu et va ton chemin*; fidèles au vieux drapeau dont les zouaves ont rapporté de Rome les glorieux lambeaux, faisant entendre le cri du ralliement qui a fait votre force dans le passé comme la terreur de vos ennemis, le cri de VIVE PIE IX!

## UN DISCOURS-PROGRAMME

Les journaux des deux partis s'occupent beaucoup d'un discours qui vient d'être prononcé, à Québec, par M. Laurier, député d'Arthabaska. Le sujet était: *Le libéralisme politique*. On désigne M. Laurier comme le successeur prochain de M. Cauchon au ministère fédéral, et, dans certains quartiers, comme le chef futur du parti libéral dans notre province. On s'explique, à ce double titre du sujet et de l'orateur, l'importance qu'on attache à ce discours, qui a l'air d'un manifeste ou d'un programme politique, et qui a été endossé par les principaux organes du parti ministériel.

M. Laurier a voulu faire une définition de la politique actuelle de son parti. Cette définition peut se résumer en deux mots. Le député d'Arthabaska renie toute relation avec l'ancien parti libéral ou rouge du Canada, ainsi qu'avec les partis libéraux et révolutionnaires du continent européen. Il voudrait assimiler entièrement le parti libéral canadien au parti libéral anglais, catholique à ses heures, monarchiste et constitutionnel toujours, révolutionnaire et radical jamais. C'est ce qui ressort de plus clair de son discours, qui est, du reste, sur plusieurs points, d'un vague assez embarrassant. Nous laissons de côté les détails. Il ne nous appartient pas d'apprécier cette pièce à un point de vue de parti. Nous abandonnons cette tâche aux journaux politiques. Nous nous contenterons, à ce propos, d'une seule remarque. Tout le public, croyons-nous, serait heureux de voir le parti libéral prendre l'attitude que M. Laurier, plus ou moins autorisé, lui désigne, et qui a pour principe fondamental le respect inaliénable de la constitution et des institutions existantes. Que le parti libéral accepte franchement le régime actuel et qu'il consente à jouer ici, avec une sincérité entière, le rôle du parti *whig* en Angleterre, et on pourra lui rendre ce témoignage qu'il comprend le jeu de nos institutions et qu'il est loyal. L'existence de deux partis, l'un gouvernant et administrant, l'autre surveillant, est de l'essence même du régime parlementaire et constitutionnel. Mais il est aussi essentiel que chacun des deux partis soit fidèle à la constitution existante. C'est la limite qui ne doit pas être franchie. En Angleterre et ici, les deux partis doivent être *loyaux*, c'est-à-dire monarchistes et dévoués aux institutions. Que les libéraux acceptent franchement ce rôle, au lieu de faire comme ils ont fait en 1849 et plus tard, combattant les institutions, attaquant la base même de la société existante, à la façon des libéraux et des oppositions de France, et ils rendront service à leur cause en même temps qu'au pays.

A. GÉLINAS.

## LA RÉCOLTE

On lit dans le *Canadien*:

"La perspective des prochaines récoltes est toujours des plus belles. La semaine dernière nous a donné une température passablement fraîche. On dit même qu'en certains endroits, notamment dans les Cantons de l'Est, il a fait une gelée blanche. La pluie abondante que nous avons eue a été excessivement favorable aux grains de toute sorte. Les rapports que nous recevons de différentes parties des provinces d'Ontario et de Québec sont tous très-favorables. Notre correspondant du comté de Nicolet nous écrivait il y a quelques jours, et nous informait que partout les plus grandes espérances étaient entretenues. La végétation est d'une vigueur exceptionnelle et beaucoup plus avancée que d'habitude. A Toronto, les nouvelles reçues des prochaines récoltes dans les districts agricoles environnants, sont des plus rassurantes. D'un bout à l'autre de la province d'Ontario, partout les apparences sont magnifiques. Dans les districts de Montréal et Québec, les pluies récentes ont donné une nouvelle vigueur à la végétation. Dans le bas du fleuve, notamment sur le parcours du chemin de fer Intercanadien, la moisson paraît être abondante. Dans le district de Rimouski, tout est dans le plus bel état."

Le *Globe* de Toronto publie huit colonnes en petit texte de renseignements sur l'état des récoltes dans toute la province d'Ontario, et dans une partie notable de celle de Québec, qui lui ont été transmis par le télégraphe. En général, les apparences actuelles promettent une année prospère pour le cultivateur. Cependant, il faut faire une restriction pour le foin, dont le

rendement, selon toutes les probabilités, sera beaucoup au-dessous de la moyenne. Le printemps a été trop sec; les pluies sont venues trop tard; mais par contre elles ont singulièrement favorisé la croissance des grains.

Les cultivateurs d'Ontario ont semé beaucoup de blé d'automne et de printemps; le premier a la plus belle apparence et l'on compte sur une récolte au-dessus de la moyenne, s'il ne survient aucun changement d'ici à la moisson.

On ne peut en dire autant du blé du printemps, qui a souffert notablement par la gelée survenue à la fin de la semaine dernière. L'orge et l'avoine, ce dernier grain surtout, ont surtout souffert par le manque de pluie et par la gelée. On ne peut, en conséquence, compter sur une récolte excellente.

Les pois et le blé-d'inde donnent les plus riantes promesses. Les pommes de terres s'annoncent bien et l'on a l'espoir que la punaise ne les affectera pas sensiblement, car les cultivateurs connaissent généralement et prennent les moyens de s'en débarrasser.

## CHOSSES ET AUTRES

L'hon. M. Fortin a été réélu à Gaspé par 93 voix de majorité.

L'hon. M. Anglin a été réélu au Nouveau-Brunswick par une forte majorité.

Sir John A. Macdonald a commencé, la semaine dernière, une tournée politique dans la province de Québec. Il a visité, en compagnie de quelques membres éminents du parti conservateur, les principales localités du Sud, et il est revenu samedi à Montréal, où on lui a fait une réception magnifique. Les conservateurs de la ville s'étaient organisés pour recevoir le chef du parti. Sir John est arrivé ici samedi soir. Une foule nombreuse s'est pressée à sa rencontre. Une procession aux flambeaux eut lieu. Le cortège comprenait plus de 4,000 torches. Le discours de réception a été fait par Son Honneur le maire, M. J. L. Beaudry, au *Domination Square*, en face de l'évêché. Sir John y répondit et il fut suivi par plusieurs autres orateurs.

L'hon. juge W. Dorion a rendu jugement samedi, dans la cause de l'élection contestée de Jacques-Cartier. Il a renvoyé la pétition des contestants avec dépens, et maintenu M. Laflamme dans la possession de son siège. Cette décision a causé quelque agitation à Montréal, dans les cercles politiques.

Le *News* de Saint-Jean affirme que la perte totale par le dernier incendie est estimée à \$22,000,000, pendant que les assurances ne s'élevaient qu'à \$7,000,000.

On a remarqué que, en anglais, le mot "nouvelles," *news*, est composé de quatre lettres initiales qui désignent les points cardinaux, d'où les nouvelles peuvent venir: N (North); E (East); W (West); S (South).

La note suivante a été envoyée de l'évêché de Montréal aux journaux, ces jours derniers:

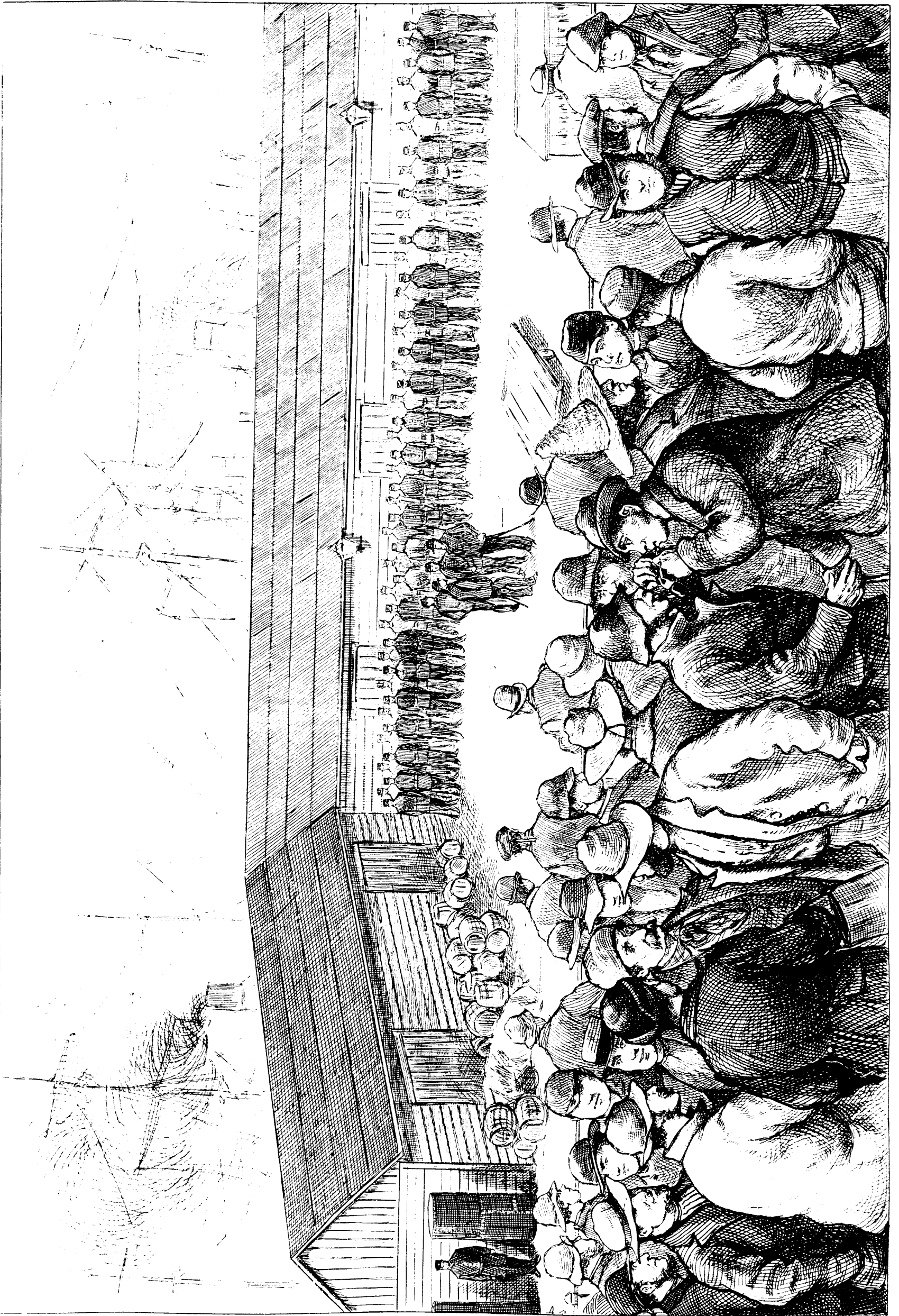
"Pour éviter de fâcheux inconvénients, Mgr. l'évêque de Montréal désire qu'aucun pèlerinage public ne se fasse à l'avenir, sur les bateaux, sans une permission expresse de l'autorité ecclésiastique diocésaine.

"H. MOREAU, V. G.  
"Evêché de Montréal, 3 juillet 1877."

On écrit d'Ottawa, le 2 juillet: "Le ballon *City of Worcester* a été gonflé à midi aujourd'hui sur la place Cantin et son ascension s'est opérée sans difficulté. La nacelle était montée par le professeur Grimley et un citoyen de cette ville. L'aérostat a atterri à Chelsea."

Le voyage des zouaves canadiens à Ottawa, la semaine dernière, a été marqué par un accident grave. Le drapeau du Sacré-Cœur ayant été hissé à l'avant du bateau qui portait le détachement, le capitaine, un M. Simmons, s'en vint brutalement détacher ce drapeau qu'il jeta à la rivière. On connaît ce qu'un pareil acte pouvait produire. Quelques zouaves, indignés, menaçaient de faire un mauvais parti à cet officier trop autocrate, lorsque d'autres conseillèrent à celui-ci de se retirer dans sa cabine, ce qu'il fit, et l'incident en resta là. Ce fait a été commenté avec violence et mauvaise foi par quelques journaux anglais. Mais s'il y a du tort du côté des zouaves, on ne peut nier qu'il y ait eu provocation odieuse et outrage de la part du brutal capitaine.

Un article dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps et qui ne vient que d'être connu, c'est le *Rénovateur* Parisien de Luby pour la chevelure. Quelques applications comme toilette ordinaire pour les cheveux sont tout ce qui est nécessaire pour rendre aux cheveux gris leur couleur primitive, après quoi une seule application par semaine suffira. Il donne à la chevelure un parfum et un luisant magnifiques, et entretient la tête fraîche et exempte de souillure. C'est le grand favori des dames pour leur toilette, en ce qu'il ne souille nullement les étoffes les plus délicates. En vente dans toutes les pharmacies, en grandes bouteilles de 50 centins. Devins et Bolton, pharmaciens, Montréal, sont les agents pour le Canada.



MONTREAL—LA GRÈVE DES JOURNALIERS DU PORT

## “ HISTOIRE D'UNE COLONIE FÉODALE EN AMÉRIQUE ”

Tel est le titre d'une œuvre publiée à Paris par M. E. Rameau, l'auteur sympathique et bien connu de *La France aux Colonies*.

M. Rameau nous a fait l'honneur de nous envoyer l'introduction de son livre, qui n'a pas encore été livré au public, mais dont une partie a paru, il y a quelque temps, dans le *Contemporain*, une des bonnes Revues françaises. Nous nous hâtons d'annoncer cette nouvelle, qui ne trouvera pas un seul indifférent parmi le public canadien et acadien, parmi ceux principalement qui ont lu les ouvrages publiés déjà par le même auteur sur notre histoire.

La partie historique proprement dite, l'ordre des dates, la géographie, les lieux et les personnages, paraissent étudiés avec une scrupuleuse exactitude; l'on y trouve, en outre, un grand nombre de détails importants inconnus de nos historiens; mais le côté saillant de l'ouvrage, c'est la philosophie des relations des causes aux effets, mêlée à des considérations d'économie sociale de la plus haute portée.

Le point de vue où l'auteur se place, du haut duquel il considère, le travail lent, mesuré, réfléchi des populations agricoles au seizième et dix-septième siècle, s'éloignant petit à petit sous l'influence d'une idée, d'un projet, d'une espérance, puis, bientôt, laissant leur clocher, le manoir, laissant les rives chéries de la France pour suivre loin, au-delà de l'océan, un seigneur rempli de belles promesses, un bourgeois entreprenant; ce point de vue quant à son premier côté, a échappé à nos historiens Garneau, Ferland et à M. Rameau lui-même dans ses premiers ouvrages, et aussi aux écrivains américains Hildreth et Parkman.

De cette hauteur, où des recherches très-considerables et un esprit naturellement synthétique lui permettent de se maintenir, il nous instruit, il instruit nos historiens.

Dans les causes qui déterminent les courants d'émigration, c'est à peine si nous pouvons éclaircir les questions que nous touchons du doigt. Qui d'entre nos écrivains et nos hommes d'administration a bien résolu le problème anormal de l'immigration française au Canada au dix-neuvième siècle? Anormal en ce sens qu'avec des subventions relativement considérables octroyées par nos gouvernements, avec une organisation coûteuse, des agents d'émigration renforcés de pamphlets à sensation, de réclame et d'articles de journaux, avec des avantages locaux bien définis, des voies de communication excellentes, une civilisation toute française, à l'abri de l'invasion et des guerres intestines, avec le droit de citoyen canadien en perspective, nous ne pouvons guère attirer de ce côté-ci des mers que de rares émigrés français, et encore, pour un grand nombre, malheureusement, du choix le moins recommandable; tandis qu'aux dix-sept et dix-huitième siècles, les immigrants nous arrivaient par milliers, colons aisés, choisis, nos ancêtres enfin.

Écoutez M. Rameau, il nous dira sous quelles conditions et dans quelles circonstances un peuple détache des parties intégrales de sa population pour les transplanter, branches pleines de sève et de vie, sur un sol étranger; prend la substance la plus vigoureuse, la plus rapprochée de son cœur, pour en former un autre peuple plein de vitalité et rempli de sa propre vertu: l'Acadie et le Canada; et nous découvrirons peut-être les causes de l'infériorité de l'émigration contemporaine:

“ La colonisation, nous dit-il, fut connue au dix-septième siècle, à peu près comme la colonisation antique qui emmenait avec elle la Cité tout entière, avec sa hiérarchie, ses formes, son personnel organisé; il n'y avait point de rupture de tradition, mais développement de société. Cet ensemble colonisateur était complété par une troisième catégorie de personnes, par le clergé.”

Essayez un autre système de colonisation, prenez ici, prenez là, une famille, un individu, déclassé, dissatisfait, facile à s'enflammer au récit des mines d'or et

d'argent, de fortune promptement amassée, mais sans l'idée arrêtée d'une nouvelle patrie à former sur l'image et ressemblance de l'ancienne patrie; d'une petite Troie, souvenir vivant de la grande Troie, et par le nom, et par les liens de la famille, et par les liens domestiques, à chérir et à défendre, et vous arriverez à la colonisation du Mexique, des États-Unis, tel qu'ils se peuplent depuis un siècle, mais jamais votre système ne produira le Canada.

Les peuples, pas plus que les édifices, ne se construisent de matériaux disparates et incompatibles: ils peuvent paraître éclatants, formidables; pendant tout un jour, et dire: Rien sous le soleil n'est aussi grand que nous; mais attendez le moment, attendez l'heure; une pierre se détache à la base, le vent souffle sur la faite, la terre s'ébranle sous les pieds, et toute cette force n'est qu'un amas confus de ruines, cette éternité n'est plus qu'un cadavre que la poussière d'un siècle recouvrira!

M. Rameau pose d'abord cette question: “ Quels mobiles ont entraîné dans l'Amérique du Nord les premiers colons européens? Les Espagnols et les Portugais se ruèrent sur des contrées fécondes, où l'existence était facile et dont les richesses métalliques fascinaient les esprits; mais les pays des Alleghany, la vallée de l'Hudson, celle du Saint-Laurent, étaient des régions froides et pauvres, qui ne semblaient promettre à l'homme que le strict nécessaire en échange de beaucoup de labeur.”

Ce point de départ le conduit tout droit à la recherche des premières causes. Mais ces causes sont mêlées à toutes les ténèbres qui couvrent encore le fond des institutions féodales; c'est un labyrinthe dans lequel les écrivains de la Révolution ont entassé, ont jeté tant de mensonges, tant de dénigrement, tant d'obscurité, que c'est à peine si les recherches approfondies et les savants écrits des contemporains qui ont étudié cette époque avec un esprit dégagé de préjugés, ont réussi à y faire pénétrer les rayons du jour; c'est le Moyen-Âge, en un mot, que nous avons devant nous et qu'il s'agit d'éclaircir, d'analyser dans son système d'hierarchie sociale, dans ses mœurs, dans ses aspirations, dans son esprit, pour en tirer la philosophie de l'histoire. Tâche difficile, périlleuse, pleine d'écueils et de circuits au milieu desquels plus d'un chercheur s'est heurté, a perdu sa route.

Laissons aller l'auteur, et suivons-le dans le dédale:

Contrairement aux préjugés communément répandus, et que le progrès des études historiques commence à dissiper aujourd'hui, la propriété foncière a été autrefois très-divisée en France et en Europe; on peut même dire qu'elle était plus uniformément, plus raisonnablement divisée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cette division du sol fut la conséquence de l'affranchissement des serfs du onzième au quatorzième siècle, parce que le serf et la glèbe furent généralement affranchis ensemble. La portion de terre qui était annexée à la famille serva de base à la propriété, sous la charge d'une redevance fixe et minime, à laquelle s'ajoutaient quelques certains services déterminés. Telle fut l'origine des rentes censives et de la propriété censitaire, qui était la base même du système féodal (1). Cet état de la propriété constitua partout, pour le tenancier cultivateur, le chez soi, le foyer domestique, ce signe matériel de la famille, de la tradition et de la moralité.

La division du sol ainsi conçue, différait essentiellement de ce morcellement abusif et fortuit que l'on voit de nos jours, développé à l'excès en certains endroits, tandis qu'il fait défaut absolument en maint autre lieu; elle se rapprochait beaucoup, au contraire, de l'idée américaine du *home-stad*. “ La propriété du foyer domestique a été un des traits généraux du moyen âge... c'est une des plus fécondes traditions du continent européen, et celle qui assure, en beaucoup de contrées, à chaque famille, riche ou pauvre, la propriété de son habitation; et les institutions qui conservent cette pratique salutaire sont au premier rang parmi celles qui concourent à la prospérité d'une nation.” (Le PLAY, *Réforme sociale*.)

Chaque seigneurie, chaque fief petit ou grand, eut dès lors pour dépendances: 1o les domaines et terres appartenant directement au seigneur, et exploités pour son compte en régie ou à moitié; 2o les terres et fermes accensées, appartenant soit à des fondateurs de liberté ancienne, soit aux représentants des serfs affran-

chis. Ces dernières devaient au manoir l'aveu de foi et hommage et une rente foncière qui variait de 1 sol à 5 sols par arpent; elles constituaient ainsi des arrière-fiefs, et absorbaient une grande partie, souvent même la majeure partie du sol; en réalité, c'étaient de véritables propriétés grevées d'une rente foncière, et qui ont été la principale origine de la petite propriété en France. Les unes se subdivisèrent, d'autres s'agglomérèrent suivant les circonstances, mais les choses se perpétuèrent ainsi jusqu'au quinzième siècle, sauf les modifications qu'amenait le cours du temps (2).

Au quinzième siècle, le monde rural, en Europe, était encore ainsi hiérarchisé en trois ou quatre échelons, depuis le cultivateur qui exploitait le sol avec sa famille, jusqu'au seigneur du fief principal, qui lui-même relevait de la couronne. Beaucoup de fermes grandes et petites étaient habitées et exploitées par leurs propriétaires eux-mêmes; et l'on peut dire qu'avant le quinzième siècle, c'était là le fait normal. Mais depuis lors, plusieurs de ces propriétaires ruraux accrurent leur fortune, tandis que d'autre part beaucoup d'artisans, de commerçants et de bourgeois urbains achetèrent des fonds ruraux. La division primitive du sol s'altéra profondément, et un grand nombre de propriétaires furent conduits à affermer leurs héritages, ce qui grossit sensiblement la classe des métayers, qui auparavant étaient l'exception.

Le seigneur de haut parage qui relevait de la couronne recevait donc foi et hommage de tous les châtelains établis sur son fief; ceux-ci recevaient à leur tour foi et hommage de tous les tenanciers d'arrière-fiefs, cultivateurs auxquels leurs ancêtres avaient concédé des terres à cens et à rentes, et parmi ces tenanciers, ceux qui avaient affermé leurs terres recevaient de leurs métayers une part de grains ou le prix du fermage. Dans cet état de choses, chaque habitant de la campagne avait son droit et sa place définie dans l'ordre social, car les simples manouvriers ruraux, n'ayant que leurs bras pour vivre, étaient dans l'origine en nombre très-restreint; on pourrait presque affirmer même qu'il y eut un temps, au moins dans certaines provinces, où chacun, pauvre ou riche, avait un foyer domestique lui appartenant en propre (3).

Cependant, le nombre des simples manouvriers s'accrut de siècle en siècle par les partages, les liquidations successorales (héritage de la famille), par les procès, et enfin par suite de l'inconduite et de la paresse, qui de tout temps fournissent leur contingent à la misère publique; ces manouvriers, premier noyau des prolétaires ruraux, commençaient au seizième siècle à constituer en réalité un échelon de plus dans la population rurale. Or, dans cette série graduée, les manouvriers désiraient devenir métayers; les métayers désiraient devenir tenanciers censitaires, c'est-à-dire propriétaires de quelque une de ces portions du sol inféodées à titre de rente à un fief quelconque; les tenanciers et les bourgeois urbains désiraient plus vivement encore acquérir quelque un de ces arrière-fiefs, dont ils ajoutaient le nom au leur, ou tout au moins à celui de leurs enfants (une grande partie de la noblesse actuelle n'a pas d'autre origine); enfin les seigneurs titulaires d'arrière-fiefs et les bourgeois très-riches cherchaient à s'approprier un fief supérieur, une véritable seigneurie qui, même non titrée, introduisait leur famille dans le monde des gentilshommes (4).

Cette hiérarchie des aspirations avait bien moins pour mobile le désir d'améliorer sa condition matérielle que l'envie démesurée d'accroître sa situation sociale; nous en trouverons de nombreuses preuves dans ces études.

Chacun désirait s'élever dans la hiérarchie sociale, et les plus après dans ce désir étaient ceux qui, de tenanciers censitaires, voulaient devenir gentilshommes. On s'imagine difficilement aujourd'hui les sacrifices que s'imposait un marchand enrichi pour acheter même un très-petit fief qui lui conférerait la qualité de *seigneur*, avec le nom du terroir à la suite.

Ce furent donc des gentilshommes et des riches bourgeois qui devinrent les promoteurs de l'émigration au dix-septième siècle, dans l'espérance de constituer pour leur famille de grands fiefs, au delà des mers. L'émigration vint alors d'en haut et non pas d'en bas; ce ne fut pas la misère, ni le désir de la fortune, qui poussa les paysans à aller se faire métayers ou tenanciers en Amérique, ce furent les seigneurs qui, ayant obtenu des concessions seigneuriales, vinrent solliciter et engager des familles de cultivateurs à les suivre, afin de peupler leurs fiefs déserts de feudataires et de tenanciers agricoles.

Ces fermiers vinrent de confiance prendre dans le Nouveau-Monde, près du seigneur terrien, la place traditionnelle qu'ils occupaient depuis plusieurs générations. Seulement tout le monde, gentilshommes, bourgeois, paysans, tenanciers, fut en même temps frappé de cette considération, que désormais l'expansion et l'établissement de leurs familles s'opéreraient facilement autour de la maison paternelle, dans les terres désertes et immenses vers lesquelles on se dirigeait. Il y avait donc dans les âmes deux préoccupations essentielles: l'idée féodale, puis l'idée du foyer domestique et de la famille.

(2) Perrin, *de la Richesse*.—Ch. Lomandre, *Exposé de la découverte du registre terrier d'Abbeville en 1313*.—Léopold Delisle. — De Toqueville. — Darest, *Histoire des classes agricoles*.

(3) Voir les chartes d'affranchissement des communes: tous les communes ont leurs maisons, leurs jardins, leurs vignes, etc.—E. Demolins, *Du mouvement communal en France*. Chez Didier.

(4) *Recueil des ordonnances des rois de France*. Ordonnance de saint Louis, t. I, page 127.

Le cadre du tableau étant ainsi tracé, M. Rameau prend pour le remplir l'histoire de la Colonie Acadienne depuis son origine, depuis Pontrincourt jusqu'à la conquête du pays par l'Angleterre, en 1710. Cette histoire se compose de huit chapitres, qui sont autant de points d'observation du haut desquels, à mesure que le panorama des événements se déroule, l'auteur se place pour en expliquer les causes et les liaisons. Au septième chapitre il fait une pause, une revue générale; c'est un coup d'œil jeté sur les diverses colonies répandues dans l'Amérique du Nord, mais principalement sur les colonies anglaises et françaises, la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-France, qu'il pèse dans une balance bien tenue, et qu'il juge ensuite sur leur mérite moral après les avoir pesées.

Le sommaire du chapitre en donnera une idée:

“ Colonies européennes du Nord de l'Amérique.—Études comparées.—Infériorité notable et peu connue du colon anglais.—Si les Canadiens eussent égalé seulement la moitié du nombre des Anglais, toutes les colonies anglaises eussent été conquises dès l'année 1700.—Démonstration par les faits.”

Une étude sur le pays faite à ce point de vue, par un écrivain comme M. Rameau et dans des circonstances comme celles que nous traversons, où de tous côtés l'on entend ce cri de détresse: la nationalité française au Canada s'en va, est pour nous un événement dont l'importance n'échappera à personne. La hâte que nous avons, quant à nous personnellement, de voir l'ouvrage en entier, est partagée, nous n'en doutons pas, par tous ceux qui, au Canada comme en Acadie, aiment les études sérieuses qui sont faites sur notre pays.

PASCAL POIRIER.

22 juin 1877.

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A BUCKINGHAM

Il y a eu, cette année, au jour de la fête patronale, un ralliement considérable de nos compatriotes établis dans cette partie du comté d'Ottawa, qui se trouve entre la Gatineau et la Rivière-du-Lièvre.

Cocquettement assis sur les deux rives de cette dernière rivière, en regard de plusieurs chutes d'une rare beauté, Buckingham a dû devenir déjà le florissant village qu'on y voit.

La maison Rose, de Québec, et Maclaren, d'Ottawa, y ont construit des moulins importants qui sont alimentés par les plus beaux pouvoirs d'eau qu'il soit possible d'imaginer.

M. Maclaren y construit actuellement une résidence princière qu'il doit habiter cet automne: celle-ci ne le cède en rien aux châteaux de la capitale.

Buckingham est à 18 miles d'Ottawa et à 4 miles des bords de l'Outaouais; mais le chemin de fer du Nord est destiné, l'an prochain, à en faire le lieu de promenade par excellence pour les jours de fête de la capitale fédérale. C'est aux pieds de ces rapides, près de ces eaux qui bouillonnent et répandent partout une douce fraîcheur, que le citoyen ira se reposer du *brouhaha* de la ville.

La population de ce joli village est déjà assez considérable pour la faire, peut-être, le point le plus important du grand comté d'Ottawa, à l'exception toutefois de la ville de Hull.

On y a fondé une société nationale, et les citoyens de la Gatineau et de l'Ange-Gardien s'y étaient donné rendez-vous.

Dimanche, il y avait là grande foule, et M. Alfred Evanturel, avocat, et maintenant au ministère des travaux publics, à Ottawa, devait être l'orateur du jour.

Après la messe, durant laquelle le Révd. Messire Michel, curé de l'endroit, fit des exhortations patriotiques, la procession se mit en branle avec ses drapeaux et ses insignes. Le corps de musique de la Pointe-Gatineau en rehaussait l'éclat.

Le spectacle avait quelque chose d'inaccoutumé, et la population entière suivait sur les trottoirs en se précipitant.

Rendu dans un magnifique bocage, on fit halte pour entendre les discours.

M. Evanturel fit un chaleureux et énergique appel à ses compatriotes dans un discours de plus d'une heure. Il insista sur l'importance de réunir les tronçons épars de notre nationalité dans l'immense comté d'Ottawa qui—en territoire—égale la moitié de la France: “ Vous êtes, disait l'orateur, la frontière de la province de Québec; vous êtes voisins de la capitale d'une confédération de provinces anglaises à une exception près; vous êtes aux pieds d'un parlement qui discute en anglais; soyez alors les sentinelles avancées de notre nationalité dans cette seule province. C'est en vous ralliant autour du drapeau de votre propre conservation que vous réussirez à conserver votre autonomie

nationale, et votre mérite sera d'autant plus grand que vous aurez rencontré plus d'obstacles au milieu d'éléments hétérogènes."

Après avoir fait à grands traits l'histoire de nos luttes et de nos succès dans cette partie du pays, M. Evanturel parla des efforts qui se faisaient pour coloniser la *Rivière-du-Lièvre*. On y construit en ce moment un bateau à vapeur pour en parcourir les parties navigables, lequel sera suivi de quelques autres qui seront placés au-dessus de chaque portage. Cette voie de communication réalisée, de belles terres remplaceront bientôt ces forêts vierges.

Le Rév. M. Michel, curé de Buckingham, nourrit ce projet depuis longtemps, et ses efforts sont au moment de produire leurs fruits.

J'ai dit que les Irlandais catholiques avaient suivi la procession : cela ne suffisait pas. Dans l'après-midi, ils sont venus demander à M. Evanturel de leur adresser la parole en anglais.

Ce monsieur se rendit à leur désir et leur fit une harangue qui aurait eu sa place dans les fêtes du 17 de mars : on se serait cru à la Saint-Patrice.

Les Irlandais étaient enchantés de la fête comme les Canadiens, et il n'y avait pas jusqu'aux protestants qui ont écouté ces discours avec autant d'attention que de plaisir.

Bref, cette partie de la vallée de l'Ottawa a voulu emboîter le pas derrière les grands centres, et sa fête nationale a été chômée avec un éclat qui lui fait honneur.

J'attache à cette première réunion générale beaucoup d'importance, et ce serait pour nous un grand encouragement si vous donniez publicité à ces quelques lignes hâtivement écrites.

UN "SWELL" DE BUCKINGHAM.

Buckingham, 27 juin 1877.

## SOUVENIRS D'UN PÉLERINAGE A SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

I

Sainte Anne, patronne du Canada.—Départ des pèlerins.—L'ave *Maris Stella*.—Le sanctuaire de Beaupré.—Le trône de la miséricorde.

Le culte particulier que les Canadiens ont voué à sainte Anne, la bienheureuse mère de la sainte Vierge, date des premiers temps de la colonie. Le village de Beaupré, situé sur la rive nord du Saint-Laurent, à sept lieues environ de Québec, a été le lieu privilégié où cette grande sainte s'est plu à manifester sa puissance et ses bienfaits à ceux qui venaient l'y invoquer. Dans plusieurs autres endroits, on honore sainte Anne d'une dévotion spéciale ; bien d'autres églises ont été élevées à son honneur : mais Beaupré est et sera toujours le premier de ses sanctuaires : c'est la "Grande Sainte-Anne."

Cette dévotion du peuple canadien à sainte Anne vient de recevoir la plus solennelle des sanctions, par le décret apostolique qui proclame sainte Anne patronne de la province de Québec. Aucune nouvelle ne pouvait être plus agréable aux nombreux serviteurs de la grande sainte. Aussi, tous les cœurs se sont-ils portés avec reconnaissance vers le bien-aimé Pontife qui combait ainsi nos vœux les plus chers, et, en même temps, nous sentions redoubler notre dévotion à la sainte populaire du Canada. Partout, on se prépare à célébrer dignement le *Triduum* solennel qui doit, cette année, marquer la fête de sainte Anne. Or, de toutes les pratiques pieuses auxquelles on se livre, nulle n'est plus édifiante que les nombreux pèlerinages qui s'organisent de toutes parts et se dirigent vers Sainte-Anne de Beaupré. Ces pieux voyages ont lieu depuis deux cent dix-neuf ans ; mais, dans ces dernières années, ils se sont multipliés d'une façon extraordinaire.

Je n'ai pas ici à discuter la raison d'être des pèlerinages. Ce que je veux aujourd'hui raconter vaut mieux que les plus savants raisonnements. Ce n'est pourtant rien de nouveau, ni d'extraordinaire. C'est ce qui se passe tous les jours, chaque fois que des fidèles s'assemblent pour aller rendre leurs hommages à la bienheureuse Mère de la sainte Vierge. Il ne s'agit même pas, pour cette fois, de miracles opérés par l'intercession de la sainte, quoique ces faits merveilleux ne soient pas rares. Je n'ai à relire que les impressions que j'ai ressenties, et qui ont dû être à peu près les mêmes chez mes compagnons de voyage.

Le pèlerinage dont j'avais le bonheur de faire partie était organisé par les membres de la congrégation des hommes de Ville-Marie, auxquels s'étaient joints plusieurs congréganistes des autres paroisses de Montréal. Jeudi soir, le 28 juin, les pèlerins, au nombre de trois cents, partaient en procession de l'église Notre-Dame, précédés du drapeau pontifical, et se rendaient au bateau à vapeur le *Canada*, nolisé pour le voyage. Réunis sur le pont au moment du départ, et groupés autour de leur bannière, ils entonnent l'hymne des voyageurs, l'ave *Maris Stella* : "Salut, Etoile de la mer, bienheureuse Mère de Dieu, Porte du Ciel, Vierge par excellence... Eloignez de nous tous les maux, demandez pour nous tous les biens... Obtenez-nous une vie pure ; écarter de notre chemin tout danger." Et, pendant que nous longions les quais, la brise du soir porte le cantique de Marie aux échos de la ville consacrée à Marie. Mais bientôt, nous nous éloignons. Notre installation matérielle une fois accomplie, nous organisons notre vie à bord d'une façon régulière, et en quelque sorte monastique. Un pé-

lerinage est un acte religieux : c'est presque une retraite. Il faut donc de l'ordre et du recueillement. Les différents exercices : la prière, le chapelet, la méditation, se font en commun dans le grand salon du bateau. On chante des cantiques, on récite l'office de la Sainte-Vierge, les entretiens ne roulent que sur des sujets d'édification.

Huit prêtres ont bien voulu nous accompagner. Enfermés dans leurs chambres, ils entendent les confessions. Ce sont eux aussi qui dirigent nos exercices, qui nous suggèrent de salutaires pensées, de saintes intentions, des sentiments de foi et de ferveur. Enfin, ils travaillent et se dévouent pour nous. C'est la vie des prêtres et leur rôle de chaque jour.

Arrivés à Québec vendredi matin, fête des saints apôtres Pierre et Paul, nous quittons le *Canada* pour passer à bord du *Bienvenu*, qui doit nous transporter à Sainte-Anne. Ce trajet s'accomplit lentement, au gré de nos désirs. Nous sommes impatients de voir les côtes de Beaupré, terme de notre voyage. Enfin, nous les apercevons, et nos regards et nos cœurs saluent le sanctuaire célèbre et vénéré de la grande sainte Anne. Laisant le bateau, nous traversons ce pauvre village. Dieu, qui se plaît parmi les humbles et les petits, a sans doute eu ses dessein particuliers en refusant au village de Sainte-Anne un accroissement matériel, qui, en d'autres endroits, a trop souvent été la cause d'une décadence morale et religieuse.

L'église est devant nous. Nous y entrons en chantant un cantique composé pour la circonstance, et dont les paroles expriment une piété simple et confiante. Nous voici donc au but de notre pèlerinage, dans le sanctuaire de sainte Anne, devant son image ! Je n'entreprendrai pas de vous en donner une description physique. Vraiment, je ne sais pas si j'ai assez regardé pour cela. Et, du reste, il n'y a là aucune splendeur qui frappe et éblouisse les regards. L'intérieur de l'église n'est pas encore terminé, et ne présente qu'une pauvre apparence. L'autel et quelques tableaux, provenant de l'ancienne église, sont presque les seuls objets d'art qui tranchent sur la primitive simplicité du lieu. Ce n'est donc pas là ce qui nous frappe. Ce n'est pas cela qui expliquera l'émotion étrange et puissante qui nous saisit en entrant, et qui nous jette, prosternés et pleurant, au pied de cet autel et de cette image. "O sainte Anne ! O sainte Anne !" On ne sait plus trouver d'autres paroles, formuler d'autres prières. Il n'y a plus de place en nous que pour deux sentiments : celui de notre misère et celui de la puissance et de la bonté de sainte Anne. La foi, l'espoir, la confiance pénètrent le cœur, et l'on prie, comme on n'a jamais prié. On prie pour soi, pour ceux qu'on aime ; et qui n'aime-t-on pas en de pareils moments ? Comme le cœur est grand ! comme il est brûlant !

Déjà la foule s'est approchée de la table sainte, disposée ici tout à l'entour de l'église, et l'on distribue aux pèlerins le Pain eucharistique, source de toute sainteté et de toute grâce. Les prêtres venus avec nous disent leurs messes sur les nombreux autels disposés dans l'église. La Victime salutaire s'offre pour nous : son sang coule, son cœur divin est là, devant nous, autour de nous, en nous. Nous vivons, nous respirons dans une atmosphère toute imprégnée de la divinité. O sang de Jésus-Christ ! inondez-nous de vos grâces, lavez-nous de toutes nos souillures, submergez-nous dans l'abîme sans fond de vos miséricordes. O cœur ! ô sang ! rendez-nous forts, humbles et purs, dignes des faveurs que Dieu accorde aux pauvres pêcheurs par l'intercession de sainte Anne !

M. le curé de Beaupré a adressé quelques paroles aux pèlerins. Mais, comme il l'a dit tout d'abord, il n'est pas besoin là de prédication : "Inspice, et fac. Regardez, et voyez !" Et il nous montrait les tableaux offerts en *ex-voto*, et surtout le trophée que les malheureux, guéris miraculeusement, ont fait à sainte Anne, des instruments de leur misère. Ici, dans le sanctuaire qu'elle aime, sainte Anne manifeste chaque jour sa puissance et sa bonté. Elle rend la vue aux aveugles, aux malades la santé, aux paralytiques et aux infirmes l'usage de leurs membres. Et ce n'est là que la plus petite partie de ses bienfaits ; car, pour une guérison obtenue, on peut compter mille prodiges de conversion et de salut. Ce n'est pas en vain qu'on a écrit sur cet autel : "C'est ici le trône de la miséricorde !" O sainte Anne ! nous vous disons à notre tour : "Inspice, et fac ! Regardez notre misère et nos besoins, et faites à notre égard ce que vous avez fait envers tous ceux qui ont eu recours à vous !"

II.

Le retour.—Un naufrage.—La côte de Montmorency.—Tout est bien qui finit bien.—Conclusion.

Le moment du départ était venu, trop tôt au gré de nos désirs. Il fallait nous éloigner de ces lieux bénis, avec le regret de ne pouvoir aller visiter l'ancienne église, encore debout à côté de la nouvelle. Mais la marée n'attend personne, et elle nous commandait de nous hâter. Nous rejoignons donc notre *Bienvenu*, et nous voilà en route, le cap sur Québec. Déjà, les trois-quarts du trajet étaient faits, et nous filions, je ne sais combien de nœuds à l'heure, quand tout à coup, pan ! un choc violent ébranle ou, mieux, soulève notre bateau, et jette par terre un tiers des passagers. Puis, aussitôt, un second choc, plus violent encore que le premier. Il semble que le vaisseau se disloque. Hein ! qu'y a-t-il ? N'ayant pas l'habitude de ces choses, il nous était permis d'en demander le comment et le pourquoi. "Nous avons touché un rocher." A la bonne heure ! Rien de tel que de savoir ce

qui en est. Du reste, c'est passé, et notre bateau a repris sa course. Mais attendez, en voilà d'une autre. On ne touche pas sans qu'il en coûte. "Il y a une voie d'eau, l'eau monte dans la cale, nous coulons !" Evidemment, la situation se corsait, et, ma foi, nous n'avions pas envie de rire. Nous étions juste à la hauteur de la chute Montmorency. De loin, nous avions admiré la majestueuse cataracte, avec quelque envie de la voir de plus près. Notre désir allait être amplement satisfait. Notre bateau, dans l'impossibilité de continuer sa course, se dirige vers le rivage, pour y déposer les passagers, au quai Hall. Malheureusement, nous ne pouvons approcher assez près. Le *Bienvenu* est échoué à trente pas du quai. Comment débarquer ? Trois naturels de l'endroit sont sur le quai et semblent envisager notre situation avec beaucoup plus de sang-froid et de tranquillité que nous. Enfin, pour une raison ou pour une autre, ils se décident à nous venir en aide. Un grand bateau vide est approché du *Bienvenu*. Ses vastes flancs reçoivent tous les passagers, et, après quelques minutes, nous voilà sur la terre ferme, que nous foulons avec une satisfaction facile à concevoir. C'est que le danger avait été sérieux. Avec une foule aussi considérable à bord, notre accident pouvait avoir les plus terribles conséquences. Mais sainte Anne veillait sur nous, et n'abandonnait pas ceux qui venaient de lui rendre leurs hommages.

Mais tout n'était pas fini pour nous. Nous étions à deux lieues de Québec, et il fallait s'y rendre en voiture ou... à pied. Et d'abord, il fallait gravir la côte. O côte de Montmorency, nos jambes garderont de toi un éternel souvenir ! Quelle rude escalade... sous un soleil brûlant, et à peine un souffle de vent ! Enfin, nous voilà sur le plateau, d'où nous jetons un regard adieu à ce malencontreux *Bienvenu*, qui, aujourd'hui, a si mal porté son nom. Il nous reste maintenant à franchir les deux lieues qui nous séparent de Québec. Les uns font bravement ce trajet à pieds ; les autres, à force de recherches et de patience, finissent par se procurer un véhicule quelconque. D'une manière ou d'une autre, les naufragés arrivent enfin sains et saufs à Québec. Nous en serons quittes pour un peu plus de fatigue, et nous avons eu l'avantage d'une petite épreuve. Des pèlerins pourraient-ils s'en plaindre ?

Le retour, de Québec à Montréal, n'offre aucun incident remarquable. Les exercices religieux ont lieu comme la veille, et se font peut-être avec encore plus de ferveur. Nous avons à remercier des grâces obtenues, et du danger évité.

Arrivés à Montréal, samedi matin, nous nous séparons, là où nous nous sommes réunis, à l'église Notre-Dame. Une dernière fois, nous chantons notre cantique à sainte Anne, dont nous avons fait retentir les échos du fleuve, pendant notre voyage. Puis, chacun retourne à ses occupations, le cœur content, l'âme purifiée et resserrée. Pour conclure, un pèlerinage est une bonne, une excellente chose. A coup sûr, cela vaut mieux que d'aller entendre *Giroflée-Girofla*, ou la *fillette à Madame Angot* !

O bonne sainte Anne ! faites connaître à tous les cœurs les douceurs du service de Dieu. Nous vous avons priée particulièrement pour les hommes de cette Congrégation et de cette ville. Faites que nous soyons vraiment des hommes, c'est-à-dire des chrétiens sincères, ennemis du respect humain, des catholiques fervents, dévoués à l'Eglise et à son glorieux Chef, soumis aux pasteurs que Dieu a mis à notre tête pour nous diriger, et unis entre nous par les liens de la charité et de la concorde. Sainte Anne ! patronne du Canada, priez pour nous !

J. D.

## NOS GRAVURES

Nous publions aujourd'hui quelques dessins représentant l'incendie de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, dont nous avons déjà rendu compte. Ces dessins, d'ailleurs, s'expliquent d'eux-mêmes. Nous avons aussi parlé, dans un précédent numéro, de la grève des journaliers du port, à Montréal.

## AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désireraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

## PENSÉES

Les axiomes qu'on va lire ne sont peut-être pas tous des plus consolants, mais il nous a semblé intéressant de les reproduire, au moment où "la poudre va parler" dans un coin de l'Europe :

Il faut avoir été battu deux ou trois fois pour devenir quelque chose.

TURENNE.

Si l'on n'a pas le temps d'être battu une quatrième fois, c'est bien désagréable pour le pays qu'on sert.

\*\*

Dans une bataille, ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes.

XÉNOPHON.

Xénophon a certainement prévu les radicaux et les athées, qui, on le sait, ne sont pas précisément de fort bons soldats.

\*\*

Les arbres coupés reviennent en peu de temps, mais les hommes morts sont perdus pour toujours.

PÉRICLES.

Ceci est une pensée aussi profonde qu'humaine. On n'a jamais songé aux hommes utiles que faisait périr le combat. Que de poètes, que d'artistes, que de savants ont été ainsi fauchés en herbe !

\*\*

Chabrias a aussi émis cet aphorisme à double sens :

Il vaudrait mieux une armée de cerfs commandée par un lion, qu'une armée de lions commandée par un cerf.

Pendant, le duc de Marlborough, qui, suivant M. Scribe, était digne de commander une armée de lions, était un général heureux.

\*\*

*Pailles et poutres*, tel est le titre piquant sous lequel le *Charivari* publie chaque semaine de très-jolies réflexions :

—Il faut se quitter souvent pour s'aimer toujours.

—L'adresse, c'est l'intelligence de la force.

—A nous en croire, il n'y aurait dans la société que des génies ou des imbéciles : ce sont justement ces deux classes qui constituent la minorité.

—Le cœur est le dépositaire des nobles sentiments, le caractère en est la sentinelle.

—On peut tromper un honnête homme, les vilaines gens s'en prévalent ; mais ils ne peuvent s'empêcher de l'estimer, et cela lui suffit.

—On se plaint souvent que les liaisons dans le monde sont trop superficielles ; c'est peut-être le seul moyen de conserver des gens une opinion favorable.

—La richesse est un vin qui nous altère ; plus on en boit, plus on a soif.

—On n'agrandit pas le domaine des idées en excluant les vérités d'un autre âge, mais en y ajoutant.

—Essayer de prouver à un sot sa sottise, c'est lui supposer ce qu'on entreprend de lui contester.

—On lit dans l'*Echo de Fourvière* :

"Dimanche, le 6 mai, Fourvière recevait la visite de quarante pèlerins qui viennent de traverser l'Océan pour aller présenter leurs hommages à Pie IX. C'étaient quarante pèlerins du Canada ayant à leur tête Mgr. Racine, évêque de Sherbrooke. Ils ont assisté le soir à l'ouverture du Mois de Marie pour laquelle un grand nombre de fidèles n'ont pu pénétrer dans la trop étroite enceinte.

"M. du Clot, prédicateur du Mois de Marie, a salué les pèlerins comme des frères, non-seulement par la foi, mais encore par leur origine. Le même sang coule dans les veines de l'habitant de la vieille France et les colons du Canada.

"Mgr. Racine a répondu qu'ils n'étaient pas en effet des étrangers, et que séparés de la mère-patrie par la distance et des événements malheureux, ils ne lui sont pas moins restés unis par le cœur et surtout par l'amour pour l'Eglise et pour le Pape.

"Il a recommandé ensuite aux prières de tous l'Eglise du Canada ainsi que leur propre voyage. Puis il a terminé par une émouvante consécration de ces pèlerins, du Canada et de la France, à Notre-Dame de Fourvière.

"Cette touchante réunion a laissé un souvenir durable dans les cœurs de tout ceux qui ont eu le bonheur d'y assister."

—Nos lecteurs n'ont pas oublié l'intrépide Pierre Peche qui, malgré ses cinquante ans passés, a eu le courage de faire la route de Paris à Rome à pied. Parti de Paris le mardi de Pâques (3 avril), il arriva à Rome à temps pour assister à l'audience solennelle des pèlerins français, le 5 mai. C'est le seul pèlerin français qui ait fait le voyage à pied.

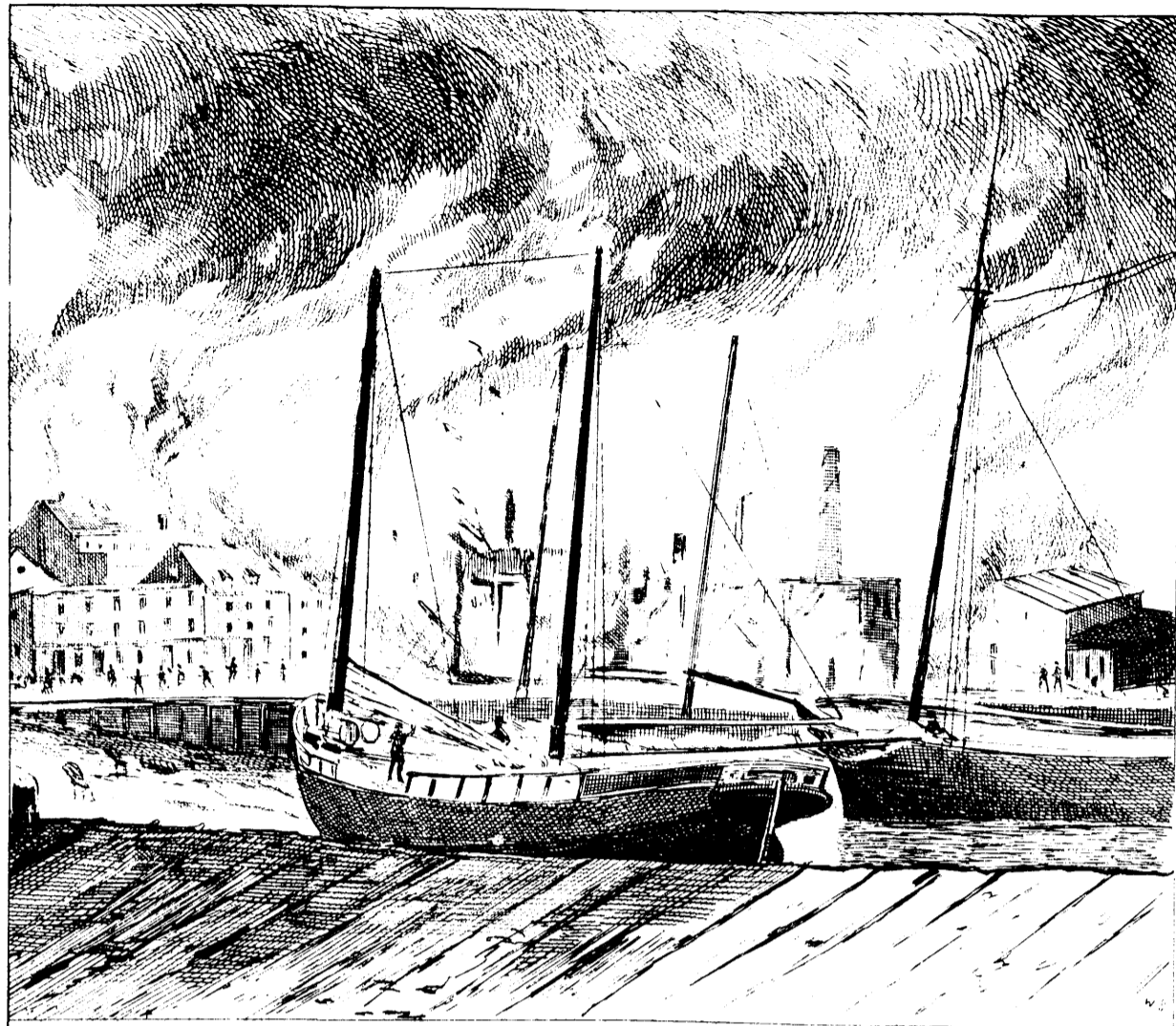
L'exemple de Pierre Peche a été suivi par une femme italienne, Elisabeth Lione, âgée de cinquante ans, qui, partie de Verceil (aux pieds des Alpes), est arrivée à Rome. Elle s'est rendue directement à Saint-Pierre. Entrée dans la basilique, elle était tellement fatiguée, tellement à bout de forces, qu'elle est tombée évanouie devant la statue de bronze de saint Pierre. Dans sa chute, la pauvre femme s'est cassé un bras.

C'est par un effort de volonté extraordinaire qu'elle avait pu arriver à Rome. Une fois sa tâche remplie, la surexcitation qui la soutenait avait disparu.

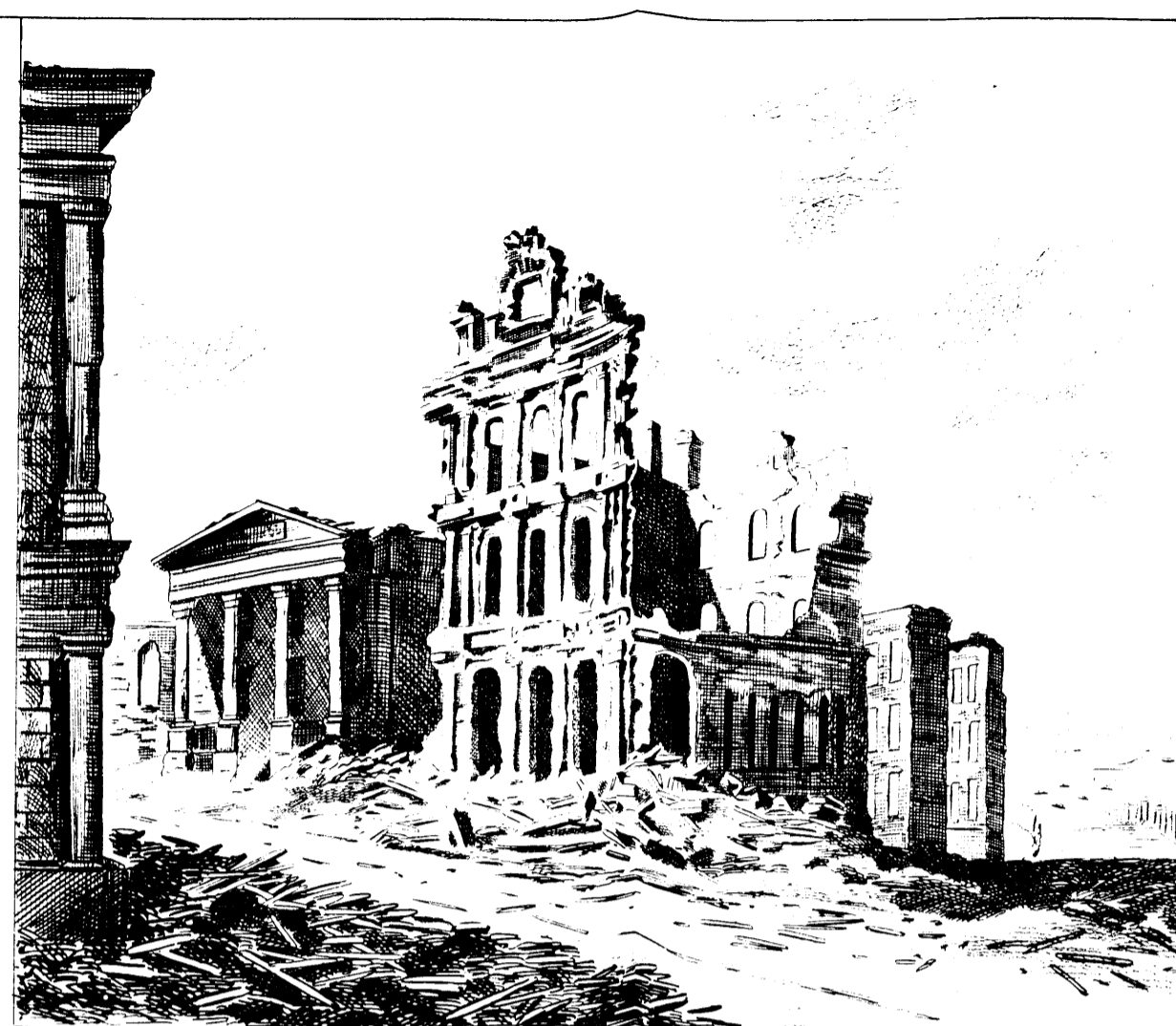
Transportée à l'hôpital par deux gardes municipaux, cette pauvre femme a avoué qu'elle n'avait point mangé depuis deux jours.

Un journal américain signale une méthode nouvelle, en fait de demande en mariage. Cette méthode, employée récemment par un original de l'endroit, consiste tout simplement à placer le portrait du monsieur dans la vitrine d'un marchand de bric-à-brac, avec la souscription suivante :

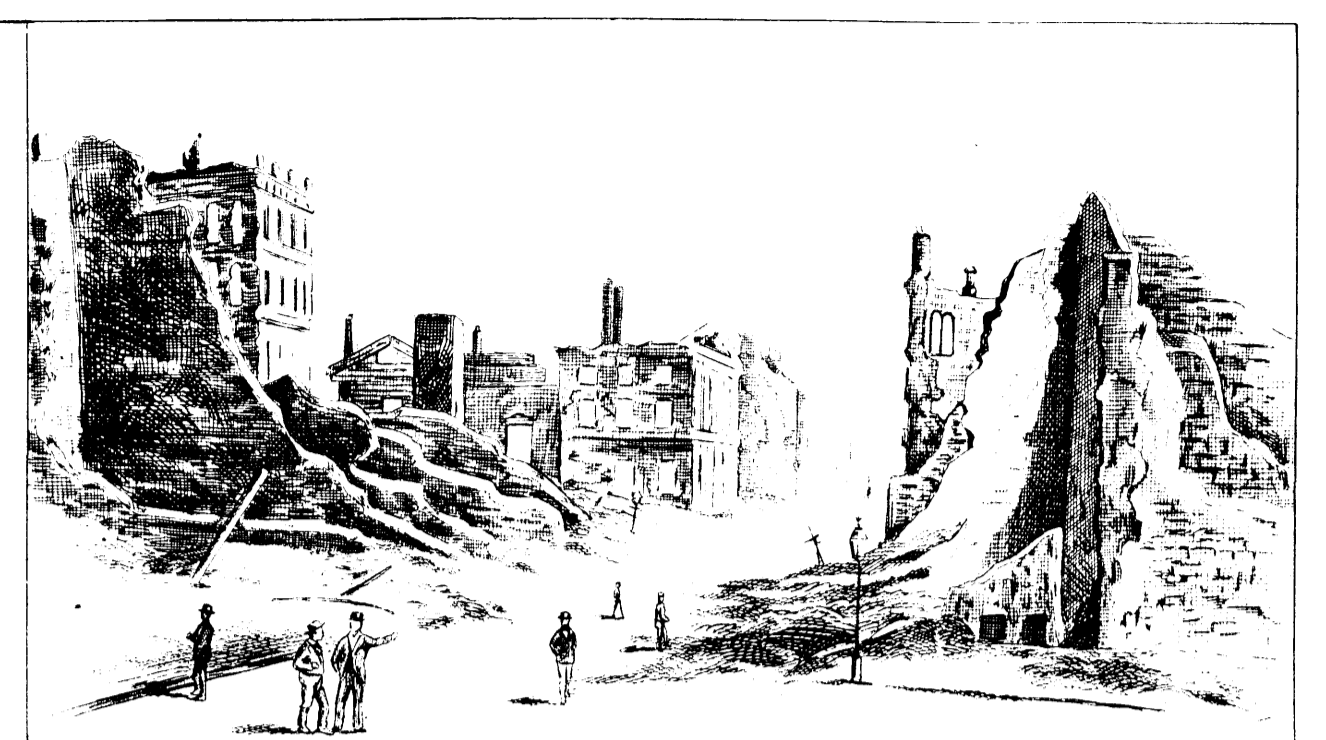
"ON DEMANDE une compagne pour l'individu ci-dessus. S'adresser à l'intérieur."



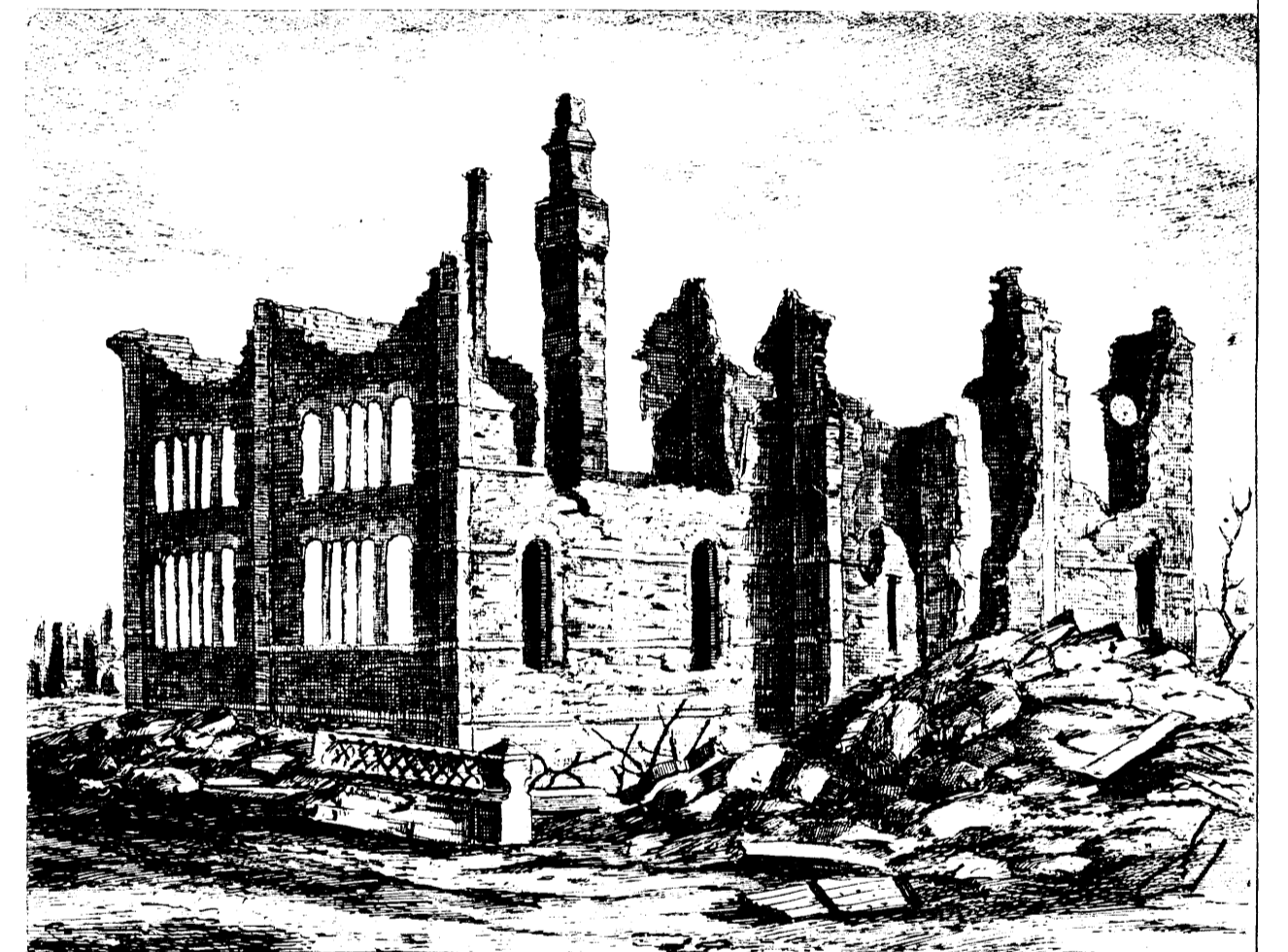
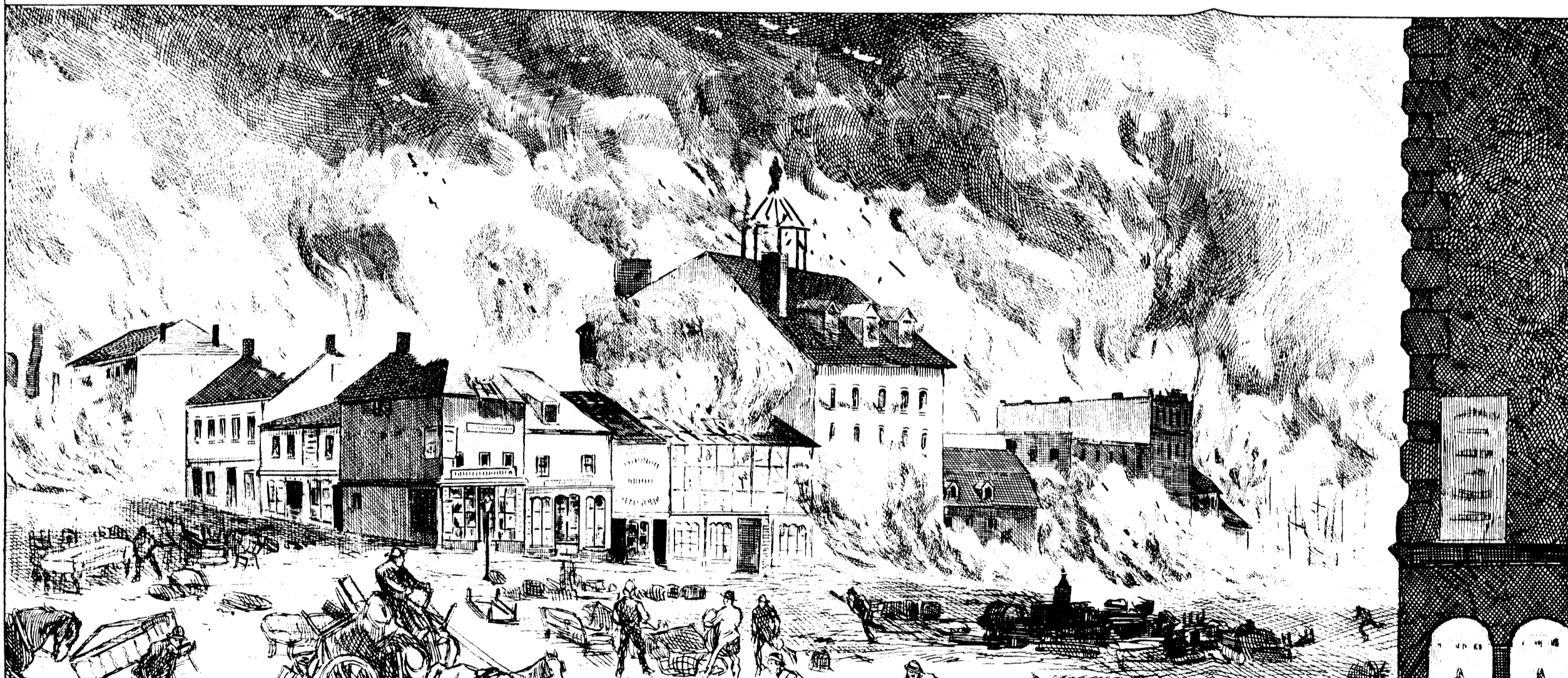
YORK POINT, QU'EN COMMENCE



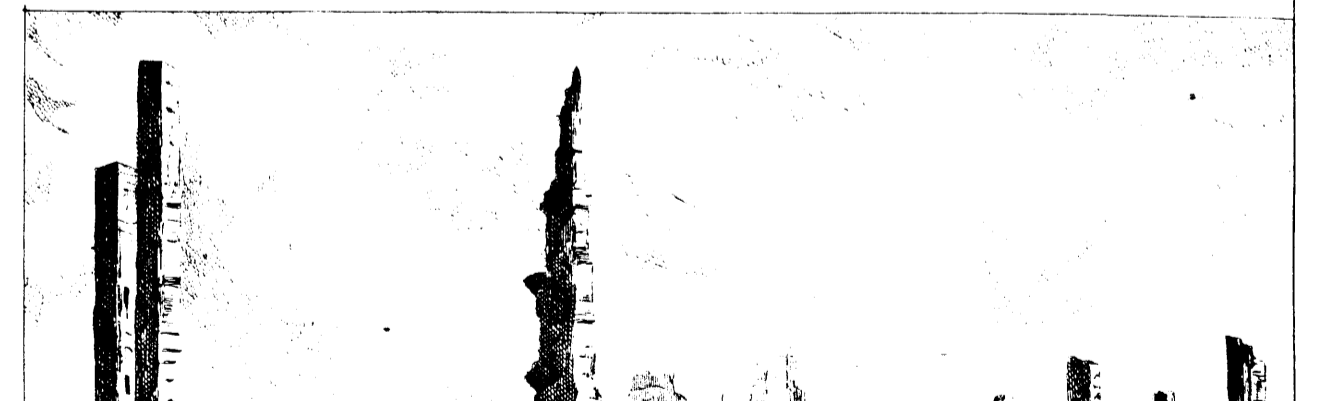
L'ANCIENNE BANQUE COMMERCIALE



RUE PRINCE-WILLIAM, EN REGARDANT VERS LE SUD



LE VICTORIA HIGH SCHOOL



## LE CHATEAU-BIGOT

A. M. PHILÉAS HUOT

Quatre murs écroulés, voilà tout ce qui reste  
De ce riche manoir, de ce château funeste  
Autrefois élevé par ordre d'un bourreau,  
Où le lâche Bigot, ce monstre à face humaine,  
Venait boire le sang qui coulait de la veine  
Du peuple canadien mourant dans son berceau.

Où, tandis que la faim rongea la colonie,  
Tandis que nos soldats étaient à l'agonie,  
Là, l'Intendant donnait ses dîners de gala.  
Avec l'or qu'envoyait pour nous la vieille France,  
Il gonflait les goussets de gibiers de potence,  
Il changeait en tripot sa pompeuse villa.

Ah ! si ces murs parlaient, quelles histoires sombres,  
Quels lugubres récits et quels crimes sans nombres,  
Dans un simple moment, ils nous raconteraient !  
Ils nous peindraient Bigot les mains de sang rougies,  
Ils diraient ses viols, ses meurtres, ses orgies,  
Et les damnés d'enfer soudain applaudiraient.

Mais tout se tait autour de l'enclos fatal.  
Et seul le bruit que fait entendre la rafale  
Interrompt par moments le silence des bois.  
Mais cependant l'on dit que parfois, en automne,  
Dans les plus sombres nuits, quand il pleut et qu'il tonne,  
Le passant entend là de lamentables voix.

Plus d'un siècle est passé depuis les jours néfastes  
Où Bigot a gravé ses forfaits dans nos fastes.  
Contre lui l'Histoire a porté son jugement.  
Sur le nom du bandit le flot du mépris roule.  
Depuis longtemps Celui qui règne sur la foule  
A frappé le pendard d'un juste châtiement.

Plus d'un siècle est passé. L'édifice est à terre.  
Et n'est plus qu'un amas réduit presque en poussière.  
Qu'un décombre tremblant que l'on n'ose frapper.  
Le Temps, qui détruit tout, enfin a fait son œuvre.  
Dans ces débris l'on voit se glisser la couleuvre.  
Où lâche s'est assis, reptile peut ramper.

Et, depuis bien des ans, personne ne visite  
L'emplacement où fut la demeure maudite,  
Et, faute de passants, le chemin s'est rempli.  
Seul parfois un touriste, en quête d'aventure,  
Vient errer un instant auprès de la mesure :  
Les lieux témoins du crime ont mérité l'oubli.

Et bientôt le beau parc, sous la forêt sauvage  
Qui resserre toujours son bandeau de feuillage,  
Fuira, disparaîtra comme une ombre sur l'eau.  
Bientôt les arbres vont couvrir cette clairière.  
Les paysans, des murs vont enlever la pierre,  
On ne parlera plus jamais de ce château.

Mais quand même, plus tard, le débris centenaire  
Viendrait à s'effacer de l'endroit légendaire,  
Quand même on ne pourrait, scrutant d'un œil ardent,  
Retrouver la place où passaient les équipages.  
Le peuple dans son cœur, l'Histoire dans ses pages  
Conserveront le nom de l'infâme Intendant.

W. CHAPMAN.

Juillet 1877.

## LE PORTRAIT.

III

(Suite.)

Un soir que j'entendis, chez ma mère, parler  
de la possibilité de son mariage avec un parent  
éloigné, un mouvement de douleur et de rage  
me saisit avec tant de violence, que je fus con-  
traint de sortir précipitamment en roulant mille  
projets de vengeance contre l'audacieux qui ten-  
terait de m'enlever ma sœur, mon amie.

J'eus un instant la pensée de confier mon se-  
cret à Noémie, puis je reculai avec terreur. Pro-  
noncer devant elle le nom de Thérèse ! lui  
avouer que j'étais engagé à jamais ! non, non,  
c'est impossible, m'écriai-je, et je fermai les  
yeux encore sur mon avenir.

Au milieu de tous ces combats, j'allai à une  
fête où Noémie se trouvait également. Quand  
j'arrivai, elle dansait déjà et ne m'aperçut pas :  
j'en éprouvai du dépit, et je m'enfonçai dans  
l'embrasure d'une fenêtre en attendant que la  
contredanse fut terminée. Mes regards ne quit-  
taient pas Noémie, et de loin je la voyais causer  
avec vivacité ; elle paraissait heureuse, le mou-  
vement, la musique, les toilettes brillantes sem-  
blaient tour à tour l'amuser et lui plaire. Une  
tristesse insurmontable s'empara alors de moi, et  
au lieu de m'approcher de l'heureuse jeune fille  
lorsque la contredanse eut cessé, je restai  
sombre et pensif à ma place, je souffrais et je  
l'accusais de sourire.

L'heure s'avavançait cependant, et je remarquai  
que peu à peu, la gaieté de Noémie s'évanouis-  
sait, ses yeux devenaient distraits et elle finit  
par tomber dans un abattement profond. Je  
vis de loin sa mère se pencher vers elle, et je  
devinai, à l'inquiétude qu'exprimait ses traits,  
qu'elle craignait que sa fille n'éprouvât quelque  
souffrance subite.

A mesure que la mélancolie de Noémie s'as-  
sombrait, je sentais au contraire ma jalouse  
humeur se dissiper, et une pensée que je n'osais  
presque m'avouer porta rapidement tout mon  
sang vers mon cœur.

Je quittai vivement la place obscure où j'étais  
resté, et je traversai le salon en m'avançant vers  
Mme de Valville. A ma vue, les traits de Noé-  
mie s'animent de la joie la plus vive, son  
teint se colore ; puis, confuse de cette émotion  
soudaine, elle détourna promptement la tête.

Je me penchai vers elle et d'une voix basse et  
émue, je lui demandai la tardive contredanse.  
Nous étions si troublés tous deux, que nous  
n'entendîmes pas que l'orchestre commençait  
les premières mesures d'une valse. Nous sui-  
vîmes le torrent et je m'abandonnais au plaisir  
de la protéger contre les groupes nombreux des  
autres valseurs, lorsque, s'arrêtant tout à coup,  
elle me dit avec effroi :

— Ah ! M. Raoul, que dira ma mère, je ne  
valse jamais !

— Ne suis-je pas votre frère ? lui répondis-je.  
Oh ! ne regrettez pas de vous confier à moi.

— J'étais si troublée tout à l'heure, reprit-elle,  
je craignais... vous êtes venu si tard... de-  
puis bien longtemps déjà je m'imaginai que...

Elle s'arrêta confuse, et je lui répondis bien  
bas :

— Eh quoi ! un ami absent n'a donc pas été  
oublié ?

— Oublié, s'écria-t-elle vivement, non, c'est le  
bal que j'oubliais.

Mon cœur était si plein, une joie si pure l'i-  
nondait, qu'aucun souvenir du passé ne vint  
glacer cette ivresse. Ne pouvant me résoudre à  
prendre part au tumulte, je retournai cacher  
mon bonheur dans le lieu obscur où j'avais déjà  
passé une partie de la soirée.

Bientôt une nouvelle valse commença. Noé-  
mie fut invitée et elle allait refuser, lorsqu'un  
coup d'œil de sa mère lui enjoignit d'accepter.  
Elle se leva tristement ; mais à peine eut-elle  
fait les premiers pas qu'elle se plaignit d'un  
violent étourdissement, porta la main à son  
front avec une expression de douleur, et deman-  
da instamment à se rasseoir.

— Ah ! chère, chère Noémie, me dis-je avec  
ravissement, tu comprends tout ce que mon cœur  
aurait souffert en te voyant appuyée sur un  
autre bras que le mien ! ô ma Noémie, je jure...

Un souvenir terrible arrêta le serment que  
mon cœur allait prononcer. Hélas ! malheu-  
reux ! que pouvais-je maintenant pour le bon-  
heur de cette Noémie si justement adorée ? que  
lui rendre en retour de son pur et naïf amour ?  
Je ne m'appartenais plus à moi-même.

Je vis alors le gouffre qu'avait ouvert sous mes  
pas ma fatale imprudence, gouffre sans fond où  
j'étais entraîné avec moi la confiante Noémie. Oh !  
que cet instant fut affreux ! éperdu, désespéré,  
je m'enfuis précipitamment et cours chercher  
la seule consolation qui me restait, la pitié de ma  
mère.

Elle fut épouvantée en voyant l'altération de  
mes traits : je me jetai à genoux près du lit, et  
je lui fis un aveu sincère de tout ce qui m'était  
arrivé au château du Préau, ainsi que du pro-  
fond amour qui maintenant remplissait mon  
âme tout entière.

— O ma mère, ma mère, m'écriai-je, puis-je  
rompre un serment solennel fait au plus noble  
des hommes ? Il m'accusera d'avoir flêté sa  
vieillesse d'une vaine espérance ; il devra à  
mon ingratitude sa dernière et sa plus cruelle  
douleur. Mais Noémie, Noémie ! ah ! je ne  
peux sans mourir renoncer à elle !

— Cher et malheureux enfant, me dit ma mère  
en pleurant, tu renverses aussi tout mon avenir,  
tu brises d'un seul coup mon plus doux espoir.  
Je l'avais mis dans ton union avec l'aimable fille  
dont l'âme tendre et pure m'est si bien connue.  
Chaque jour je suivais avec joie les progrès d'un  
amour qui aujourd'hui va faire votre désespoir.

— Raoul, il est trop tard, je ne te ferai pas de  
reproches, ils seraient inutiles, et je ne puis que  
pleurer avec toi. Mais puis-je me taire tout à  
fait cependant sur l'inconcevable bizarrerie de  
tout ce que j'apprends ? Quoi ! ce père dont tu  
m'as tant de fois vanté la haute sagesse, ce père  
reçoit les serments d'un jeune homme qui n'a  
jamais vu sa fille, et qui se passionne follement  
pour un portrait ! Il sait de plus que ce jeune  
homme à une mère tendre, et cette mère n'est  
pas même consultée ! Ah ! mon fils ! je vois  
avec effroi je ne sais quel piège sous tes pas.  
Tout ce qui s'éloigne du chemin tracé s'éloigne  
aussi du bonheur. Crois-moi, Dieu donne aux  
mères un instinct sacré qui ne les trompe ja-  
mais.

Toutes ces réflexions désolantes, je me les fai-  
sais avec plus d'amertume encore : je gémissais  
sur mon imprudence, je rappelais à ma mémoire  
les circonstances extraordinaires qui auraient dû  
m'éloigner de tout engagement, et m'inspirer  
une défiance salutaire. Je me sentais le plus  
infortuné des hommes.

— Ecoute-moi, continua ma mère, il n'y a  
maintenant pour ton repos qu'un seul parti à  
prendre. Retourne près du marquis, d... ou-  
vre-lui toute ton âme loyalement, franchement,  
comme tu viens de le faire, trop tard, hélas ! à  
ta mère. Si ton père vivait, cher et imprudent  
enfant, il te donnerait ce conseil.

— Et Noémie ! m'écriai-je !  
— Tu ne peux, tu ne dois plus la revoir.  
Puisse son repos ne pas être troublé ! pauvre  
Noémie ! peut-être a-t-elle conçu aussi de douces  
espérances, mais la tendresse de sa mère et le  
secours puissant de la religion lui donneront du  
courage.

Ces paroles, tout en déchirant mon âme, me  
rendirent plus résigné. J'embrassai avec effu-  
sion ma bonne mère, je répétais mille fois le nom  
chéri de Noémie, et dès le lendemain, je voya-  
geais morne et sombre sur la route de Préau.

IV

En apercevant de loin les tourelles gothiques  
du vieux manoir, je me reportai au moment de  
ma première entrevue avec le marquis, lorsque  
pâle, blessé et presque sans mouvement, je fus  
reçu comme un fils par le noble vieillard : la  
pensée de la tâche pénible que j'avais à accom-  
plir envers lui me remplit d'une émotion dou-  
loureuse qui ne me laissait guère plus de force  
que le jour où je reçus l'hospitalité dans ce  
même lieu.

Je traversai les cours silencieuses et j'entrai  
dans le château sans apercevoir un seul être  
vivant. Un vieillard, qui n'était point le mar-  
quis, était assis tristement au coin de la chemi-  
née du salon. Il se leva à mon approche. Un  
noir pressentiment me glaça :

— Monsieur, lui dis-je d'une voix mal assurée,  
je me nomme Raoul de Blangy, je viens...

— Ah ! s'écria-t-il, que Dieu soit loué, c'est  
vous ! mais par quel miracle avez-vous pu accou-  
rir si promptement ? La lettre par laquelle je  
vous ai appris le malheur qui nous menace n'a  
dû arriver que ce matin à N...

— Quelle lettre ? m'écriai-je, et que m'annon-  
ciez-vous de funeste ? je n'ai rien reçu.

— C'est donc le ciel qui vous envoie, reprit le  
vieillard. Les jours du marquis sont menacés,  
et appelé près de lui pour lui donner tous les se-  
cours de l'art, je tremble qu'ils ne soient inu-  
tiles. L'infortuné prononce sans cesse votre nom  
et craint de ne pas vivre assez pour vous revoir :  
hélas ! le retour de sa raison aura précédé de  
bien peu le terme de sa vie !

— Comment ? le retour de sa raison ? ah ! que  
m'apprenez-vous, dis-je, avec effroi, quoi ! cette  
raison si ferme s'était égarée !

Le vieux médecin me regarda avec l'air du  
plus profond étonnement ; il semblait douter si  
moi-même je n'étais pas atteint de folie ; enfin,  
il me dit :

— Comment, Monsieur, vous avez passé trois  
mois entiers avec le marquis, et vous ignorez le  
déplorable état où il était réduit !

La surprise que ces mots me causèrent m'a-  
vait comme pétrifié, et, lorsque je pus rassem-  
bler mes idées, j'assurai au vieillard que je n'a-  
vais soupçonné un seul instant que le marquis  
fût atteint de démence ; que bien loin de là,  
j'admirais chaque jour la force de ses pensées et  
la vaste étendue d'un esprit sage et régulier. « Il  
ne m'a paru, continuai-je avec trouble, il ne m'a  
paru sortir de son calme habituel que lorsqu'il  
parle de sa fille ; il l'aime avec passion et il rat-  
tache tout son bonheur à l'amour paternel.

— En vérité, interrompit le vieux médecin,  
vous me faites marcher de surprise en surprise ;  
non-seulement vous ignorez l'état du marquis,  
mais vous ignorez donc également tout ce qui le  
concerne ?

— Pendant les trois mois que j'ai passés près  
de lui, repris-je, nous fûmes toujours seuls.  
J'arrivai dans ce lieu, blessé, ne sachant même  
pas quel était le nom de mon généreux hôte ; ce  
fut lui qui m'instruisit de tout. Il me parla  
d'anciens malheurs qui paraissaient l'affecter en-  
core douloureusement, et il m'entretenait sans  
cesse de la seule consolation qui lui restait, celle  
d'être le père d'une fille charmante dont il était  
séparé, et dont le bonheur et l'avenir l'occu-  
paient uniquement.

— Eh bien, reprit le docteur, le marquis était  
en proie depuis près de quinze années à une des  
monomanies les plus complètes dont jamais l'es-  
prit humain ait été la victime. Je puis vous en  
raconter la marche et les progrès, car je l'ai sui-  
vie depuis le moment où il en fut atteint.

— Mais, dis-je en allant vivement vers la porte,  
le marquis se meurt, il me demande et je vais...  
— Non, dit le docteur en m'arrêtant, il est  
épuisé par un long entretien qu'il a voulu avoir  
ce matin avec ses gens d'affaires, et il est tombé  
dans un assoupissement dont il faut bien se  
garder de le tirer. On doit m'avertir de l'in-  
stant où il reprendra ses esprits.

Je m'assis donc auprès du médecin, mon  
âme entière était comme suscitée à ses pa-  
roles, et j'écoutai ce qui suit :

« La famille de... occupe le premier rang  
dans la province depuis plusieurs siècles, et ses  
possessions, malgré les orages qui ont tant de  
fois bouleversé la France, sont encore consi-  
dérables. Le marquis, dès sa plus tendre jeu-  
nesse, prit le métier des armes, mais à peine  
avait-il atteint la vingt-deuxième année, que la  
mort de son père l'obligea de quitter une car-  
rière où il s'était déjà distingué. Il revint ici,  
dans ce vieux manoir de ses ancêtres. La mar-  
quise de... sa mère, dont il devenait l'unique  
appui, remit entre ses mains la conduite de  
tous ses biens, et il ne s'occupait pendant quel-  
ques années que du soin de consoler cette tendre  
mère et d'embellir le lieu qu'elle habitait. Cette  
vie solitaire et toute filiale avait des charmes  
pour l'âme noble et naturellement mélancolique  
du marquis, lorsque la terrible Révolution qui  
vint fondre sur la France, l'obligea de fuir, et  
de chercher, après mille dangers, un refuge en  
Angleterre avec sa mère.

« Là, il trouva de puissants appuis, et ses bril-  
lantes qualités, son courage dans l'infortune,  
son dévouement à cette mère qu'il ne quittait  
jamais, lui méritèrent l'amour de la fille d'un  
des plus puissants lords de la Grande-Bretagne. La  
belle lady Evelyn Williams lui accorda sa main.

« Tout sembla sourire alors au marquis, et  
lorsque les émigrés purent enfin revoir leur pa-  
trie, il ramena en France sa mère, sa jeune  
femme, et deux fils qu'elle lui avait donnés.

« Le Préau devint alors le séjour du bonheur ;  
je fus l'un des premiers à y accourir, ayant con-  
servé un profond souvenir de l'amitié que me  
témoignait le marquis, dont j'avais été autrefois  
le compagnon d'étude, et qui m'avait protégé  
de tout son crédit à ma première entrée dans la  
carrière que j'exerçais.

« La jeune marquise de... me frappa par son  
admirable beauté et par ses grâces touchantes,  
mais, hélas ! mon premier coup d'œil me con-  
vainquit qu'elle portait déjà le germe de cette  
funeste maladie qui ne pardonne jamais. Sa  
poitrine était atteinte. Deux ans s'écoulèrent  
cependant sans que sa santé parût s'affaiblir.  
Mais alors, elle devint mère pour la troisième  
fois et donna le jour à une fille qu'elle s'obstina  
à nourrir. Dès cet instant, ses forces déclinaient  
rapidement, ses joues s'amaigriront, et chaque  
fois que j'étais appelé près d'elle, j'acquiesçais  
plus fortement la certitude qu'il n'y avait plus  
d'espoir.

« Elle s'éteignit entre les bras de son mari qui  
ne supporta la vie après ce coup affreux que  
pour ses pauvres enfants. Mais hélas ! quelles

cruelles douleurs devaient encore frapper cet in-  
fortuné !

« Lorsque l'aîné de ses fils eut atteint sa quin-  
zième année, il tomba dans une langueur et un  
dépérissement auquel l'art ne put apporter au-  
cun remède. Il rejoignit sa mère au tombeau et  
son jeune frère ne lui survécut que d'un an.

« Le Préau devint alors un morne séjour où  
le malheureux marquis s'ensevelit vivant avec  
sa mère infirme, et la pauvre enfant dont la  
naissance avait coûté la vie à la plus belle et à  
la meilleure des femmes.

« Le temps changea peu à peu son désespoir  
en une mélancolie habituelle, et toutes ses pen-  
sées, toute sa tendresse d'âme se reportèrent sur  
sa fille. Il dirigeait ses études, rassemblait pour  
elle dans ses serres les fleurs les plus rares, et  
l'entourait de tout l'amour et des soins d'une  
mère.

« Oh ! combien elle le méritait, cet amour,  
cette jeune et belle Thérèse ! jamais des traits  
plus célestes ne renfermèrent une âme plus  
pure ! sa ressemblance avec sa mère était frap-  
pante : c'étaient les mêmes yeux, le même sou-  
rire doux et triste ; comme elle, Thérèse ne vi-  
vait que pour aimer.

« Elle avait passé heureusement l'âge qui  
avait été funeste à ses frères, et elle entraînait  
dans sa dix-septième année, lorsque je reçus un  
billet à peine lisible du marquis qui me deman-  
dait à l'instant. J'accourus, et je trouvai Thé-  
rèse languissante et abattue. Elle se plaignait  
d'une vague souffrance et d'un malaise qui ap-  
pesantissait tout son être.

« Je rassurai le marquis dont l'anxiété était  
au comble, et dont la douleur augmentait visi-  
blement le mal de sa fille.

« J'ordonnai quelques remèdes, je recomman-  
dai un régime salutaire, quelques distractions,  
et je parlai surtout de la nécessité de faire passer  
à la jeune malade, dans un climat plus doux,  
l'hiver qui s'approchait déjà !

« Le marquis me répondit que cela avait été  
sa première pensée ; il m'apprit qu'une famille  
anglaise, alliée de la mère de Thérèse, et pour  
laquelle il avait la plus sincère amitié, devait  
quitter Londres pour passer l'hiver à Nice ; il  
projetait de les engager à passer quelque temps  
au Préau ; puis, lorsque Thérèse aurait conçu de  
l'affection pour l'excellente lady Grey et sa fille,  
de la confier à leurs soins pour lui faire respirer  
l'air pur de l'Italie. Oh ! combien cet excel-  
lent père eût voulu conduire lui-même sa Thé-  
rèse sous un ciel plus doux ! Mais un autre de-  
voir non moins sacré le lui défendait : la vieille  
marquise de... était presque en enfance, et un  
faible sourire ne reparait sur ses traits déco-  
lorés que lorsque son fils était auprès d'elle.

« Près d'un mois s'écoula, pendant lequel la  
santé de la jeune malade parut s'améliorer un  
peu, et le marquis commençait à s'étonner de  
ne pas recevoir de réponse à la lettre pressante  
qu'il avait écrite à Londres, lorsqu'on vit dans  
l'avenue arriver avec fracas plusieurs lourdes  
voitures de voyage. C'était lord et lady Grey,  
accompagnés de leur fille Nancy et d'un nom-  
breux équipage.

« Ils avaient hâte leur départ aussitôt qu'ils  
avaient appris les craintes du marquis, et ils ac-  
couraient, guidés par cette générosité d'âme qui  
est le partage de quelques familles de la haute  
aristocratie anglaise.

« Thérèse et miss Nancy conçurent bientôt  
l'une pour l'autre une amitié de sœur, et le mar-  
quis, qui redoutait l'impression des premiers  
froids sur la faible poitrine de la pauvre malade,  
pressa lui-même le départ.

« Mais lorsque l'instant fatal arriva, je crus  
qu'on ne pourrait jamais arracher Thérèse des  
bras de son père ; les sanglots la suffoquaient et  
on la porta dans la voiture presque sans con-  
naissance.

« Les premières nouvelles qu'on reçut de  
Nice au Préau y portèrent de l'espoir ; Thérèse  
était moins languissante, elle semblait respirer  
avec plaisir cet air parfumé de l'Italie. Mais  
un jour, que j'étais auprès du malheureux père  
et que nous causions tous deux des nouvelles  
favorables arrivées le matin même, nous enten-  
dîmes le bruit d'une voiture, la porte s'ouvrit et  
nous vîmes entrer lord Grey qui se précipita  
vers le marquis et ne put s'exprimer que par ses  
larmes. Sa vue seule nous apprit la fatale vé-  
rité, Thérèse n'était plus.

« Ici j'interrompis le docteur avec une émotion  
si vive que j'étais prêt à perdre l'usage de mes  
sens.

« Grand Dieu ! m'écriai-je, Thérèse ! elle est  
morte !

— Oui, reprit le docteur, et depuis ce jour fu-  
neste, près de quinze années se sont écoulées.

« Je croyais être le jouet d'un songe ; mes idées  
se heurtaient ; aucune n'était distincte ; enfin,  
lorsque je pus écouter la fin du récit du docteur,  
il continua ainsi :

« Après quelques instants du plus violent dé-  
sespoir, les forces du marquis l'abandonnèrent et  
il s'évanouit.

« En reprenant ses sens, il regarda longtemps  
autour de lui comme un homme qui sort d'un  
sommeil profond. Le calme avait reparu sur  
ses traits. Il prit la main de lord Grey, la serra  
et le remercia affectueusement de son rapide  
voyage. Enfin, nous faisant signe de nous éloig-  
ner, il écrivit longtemps. Lorsque ses lettres  
furent terminées, il nous rappela, et les donnant  
à lord Grey : « Mon cher lord, lui dit-il d'une  
voix tranquille, vous écrirez sans doute dès de-  
main à lady Grey votre heureuse arrivée près de  
moi ; joignez-y, je vous prie, ce paquet pour ma  
Thérèse. »

Lord Grey me regarda douloureusement et ne  
répondit point.

Il fit appeler au Préau les plus célèbres méde-  
cins qui nous ôtèrent tout espoir, et depuis ce



terrible événement les années n'ont apporté aucun changement dans la situation de l'infortuné.

Les médecins avaient décidé qu'il fallait faire en sorte de lui laisser son erreur, puisque seule, elle lui faisait supporter la vie. Chaque jour, il s'enfermait pour écrire à sa fille, ornait des fleurs les plus rares le lieu qu'elle avait habité quand elle était près de lui, et parlait avec orgueil et tendresse de ses vertus et de ses talents au petit nombre de personnes qu'il consentait à voir.

"Peu à peu, continua le vieux médecin, je m'aperçus que ma vue lui faisait mal, et je pensai que malgré son oubli total de la mort de sa pauvre fille, il conservait un souvenir vague de m'avoir vu près de lui dans un instant funeste. Je m'abstins donc de repaître ici, mais si sa santé s'était altérée ou que quelque changement eût eu lieu dans sa folie, son vieux intendait, qui lui est dévoué, m'en eût averti sur le champ.

"Je sus votre séjour au Préau, et la pensée que vous pouviez ignorer le triste état du marquis ne m'étant pas venue un seul instant, je me félicitai du bien-être que, disait-on, votre présence lui avait apporté.

"Après votre départ, une sombre tristesse s'empara de lui : je fus informé qu'il avait cessé de porter des fleurs dans l'appartement qui avait appartenu à sa fille, qu'il n'écrivait plus, et qu'il avait ordonné qu'on couvrit d'un crêpe le portrait de Thérèse : je vis qu'un grand changement allait s'opérer, et j'accourus aussitôt.

"Le marquis, au lieu de craindre ma vue, me reçut avec son ancienne amitié. "Ah ! docteur, me dit-il, ma pauvre tête est bien malade : une lumière funeste vient m'éclairer, et je cherche encore à la repousser. N'est-ce pas ? ce n'est pas un rêve, vous étiez près de moi lorsque lord Gray..." Il n'acheva pas, et se penchant sur moi, il pleura avec amertume. Je le calmai, mais sans repousser la vérité qu'il entrevoyait. Peu à peu, il s'accoutuma à la pensée qu'il avait tout perdu. Je ne pus alors ramener du repos dans son âme qu'en lui parlant de vous. Il rappelait toutes les circonstances de votre séjour près de lui, et terminait toujours ses récits en disant : "Pauvre Raoul ! noble jeune homme ! que pensera-t-il lorsqu'il saura la vérité ! Je veux la lui écrire moi-même, je suis bien coupable envers lui !"

"Mais sa faiblesse augmentait chaque jour d'une manière effrayante ; bientôt, il ne put plus se lever, et une fièvre continue le mina. Il y a trois jours..." Le vieux médecin en était là de son récit lorsqu'on vint l'avertir que le marquis le demandait. Nous sortîmes et nous entrâmes dans la chambre du mourant. Oh ! comme mon cœur se serra douloureusement à sa vue ! il était pâle, éteint, les yeux à demi-fermés. Le docteur s'avança près du lit et lui dit qu'il lui annonçait une heureuse nouvelle.

"Serait-ce déjà Raoul de Blangy ? dit le marquis d'une voix à peine distincte.

"Oui, c'est moi," m'écriai-je, en me précipitant près de lui et en baisant sa main défaillante.

Il me regarda longtemps, puis il sourit doucement, et rassemblant toutes ses forces, il me dit :

"Pardonnez-moi, mon fils ; je vous ai associé à ma folie, mais le voile s'est déchiré, j'ai vu la fatale vérité, et je meurs. Le ciel a permis que ma raison revint assez lucide pour que mes dernières dispositions ne soient pas contestées après moi. Adieu, mon enfant, adieu !"

Et sa tête se penchant sur mon bras qui le soutenait, il expira. Je pleurai longtemps agenouillé près du lit funèbre, et je ne voulus point retourner vers ma mère que je n'eusse prié sur la tombe du meilleur et du plus malheureux des hommes.

On trouva près de lui un paquet cacheté portant ces mots : à mon fils, Raoul de Blangy : je l'ouvris, il contenait la donation du château du Préau ainsi que des vastes domaines qui l'environnaient. Il me conjurait en outre, d'habiter, chaque année, au moins trois mois cette magnifique demeure, et de ne faire aucun changement dans le lieu qu'avait occupé sa malheureuse fille.

J'accomplis religieusement et j'accomplirai toujours par la suite ses volontés dernières. Lorsque l'année du deuil que je m'étais imposé fut terminée, je regis la foi de ma douce Noémie, et je l'amena dans ce beau lieu. Elle savait tout, et je craignais que la vue du portrait qui m'avait inspiré une si folle passion, n'affligât son cœur ; mais après qu'elle l'eût longtemps regardé, elle s'agenouilla et me dit :

"O mon cher Raoul ! prions tous deux pour que cet ange qui est dans le ciel, bénisse notre union et protège notre amour !"

LE COMTE DE LA THÉOLS.

FIN.

—Le papier Rigollot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

Se trouve dans les principales pharmacies du Canada.

Vente en gros : A. DELAUX,  
223, rue McGill, Montréal.

## "MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS"

Volume élégant, 208 pages, bon portrait de Montcalm et deux cartes très-utiles. Librairie Hachette et Cie., 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

L'auteur, M. Charles de Bonnechose, est l'une des meilleures plumes des Revues françaises. Il est heureux pour nous qu'un chapitre de nos annales ait occupé son attention.

Les Canadiens se font un plaisir de rendre à l'histoire de France la page de Montcalm. Nous l'avons conservée par amour, par tradition, par orgueil national, pensant que plus tard on nous en demanderait compte. Ce n'est pas la seule que nous tenions de la sorte en réserve et qui ne saurait nous être enlevée, mais que l'on pourra copier, si je puis m'exprimer ainsi. Espérons que, bientôt, la famille canadienne verra un double de sa galerie de portraits accepté par cette France d'où nous sommes partis il y a plus de deux siècles, et qui enfin ouvrira ses portes à nos héros.

Au nombre de ces derniers, parmi les plus grands, se présente Montcalm, figure et caractère antiques, vainqueur fabuleux, vaincu dont la défaite à fait couler un monde.

On conçoit très-bien que, de tous les généraux fournis à ce continent, soit par la France, soit par le Canada, aucun n'apparaisse aux yeux du lecteur entouré de plus de rayons, de plus de prestige et de grandeur que le commandant de la bataille de Carillon, et le soldat valeureux tombé sur les plaines d'Abraham. Rappelons-nous les vers de Crémazie :

Qui nous rendra cette époque héroïque  
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux  
Renouvelaient dans la jeune Amérique  
Les vieux exploits chantés par nos aïeux !

C'est par des coups d'éclat qu'il a marqué sa vie. Pour le lecteur étranger à notre pays, surtout pour le Français, il a des charmes irrésistibles ; il semble se détacher du tableau de notre histoire et en prendre tout le premier plan. Sa personnalité, son rôle tentent de suite les écrivains d'outre-mer.

Déjà, trois ou quatre bons ouvrages nous sont arrivés de Paris pour en parler. Chacun s'empresse de mettre au jour ce qu'il rencontre de neuf à son sujet : correspondance officielle du temps, lettres de famille, mémoires et notes de son entourage, enfin, les matériaux d'un travail complet.

M. de Bonnechose, qui, dans tout son livre, déroule devant la France moderne les beaux souvenirs que réveille le nom de cet homme de cœur, ne manque pas l'occasion de rapprocher souvent le patriotisme vivace des Canadiens, des textes qu'il cite et des actions qu'il raconte : "Tels les Canadiens étaient autrefois, dit-il, tels ils sont encore, malgré des désastres inouïs." La France humiliée se relèvera, car les racines françaises résistent à tous les chocs. C'est la pensée consolante qui anime son œuvre.

Voyez ce qu'il dit de nos ancêtres, comme il en parle avec un attendrissement filial !

Ces paysans qui, laissant leurs chaumières,  
Allaient combattre et mourir en soldats !

selon ce s'exprime encore Crémazie.

Quel est celui de nous qui ne lira pas avec joie les lignes suivantes, écrites aux bords de la Seine et que l'on croirait échappées de l'âme d'un Canadien :

C'était un beau fleuron de la couronne de France que le Canada, avec ses trois villes et ses florissants villages semés sur les rives du Saint-Laurent, avec ses forteresses, ses entrepôts regorgeant de toutes les pelletteries de la baie d'Hudson, et sa ceinture de peuplades amies et soumises. Et puis, là, quel amour pour la mère-patrie ! Dans ce pays sans passé historique, sur cette terre vierge, à peine effleurée par les pas errants de quelques tribus sauvages, rien n'existait qui ne fût français. Pas une maison qui n'eût été bâtie, pas un champ qui n'eût été défriché par des mains gauloises : tout y était né par la France, tout y vivait par elle. C'était bien moins une colonie qu'une province d'outre-mer, ou plutôt c'était la Nouvelle-France.

C'était la Nouvelle-France que des ministres clairvoyants, des gouverneurs habiles, des généraux admirables avaient conçue, administrée, poussée de progrès en

progrès, défendue à outrance et fait respecter depuis un siècle. Son drapeau flottait des bouches du Mississipi à celles du Saint-Laurent, des Alléghanys aux Montagnes-Rocheuses.

Un jour, tout fut menacé, mis en péril, abandonné, perdu.

L'étranger qui connaît quelque peu cette immense catastrophe, n'en a retenu qu'un mot, un nom : celui de Montcalm. Son histoire, étudiée, le montre aussi grand que l'imagination de nos poètes l'a représenté—mais c'est que nos poètes connaissent son histoire ! Le voilà qui traverse l'océan, qui passe à l'Europe et qui, loin de perdre au contact d'autres célébrités, en revêt un éclat nouveau dont nous sommes fiers, nous, les fils de ses soldats malheureux.

M. de Bonnechose nous le peint physiquement en quelques lignes :

C'était un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez busqué et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrures deux éclairs avaient brillé : "Voilà le marquis," disaient les passants.

Saluons l'écrivain sympathique qui va contribuer à nous faire connaître au loin. Nous commençons à recruter des amis chez les hommes d'étude de l'ancienne France, et notre presse ne peut que les applaudir. Ces amis n'appartiennent pas aux cercles bruyants de la littérature à sensation ; ils font des livres et des conférences qui, par leur nature même, ne sont pas généralement recherchés de la foule, mais l'excellence de leurs œuvres les fera toujours écouter dans un milieu où les nations comme les individus tiennent à se produire.

Nos gloires nationales, celles qui sont restées enfermées avec nous dans ce coin de l'Amérique et dont l'Europe n'a, pour ainsi dire, jamais soupçonné l'existence, attirent à présent quelques chercheurs, certains curieux épris de traditions, qui restent étonnés des souvenirs que nous conservons—étonnés aussi de ce que nous nous sommes conservés nous-mêmes. C'est un monde en petit, mais possesseur de vertus remarquables, qui se révèle à l'étranger, et c'est surtout la France qui éprouvera le plus de plaisir de cette découverte, puisque nous lui rendrons des renommées et lui remettrons en mémoire des actions dignes d'elle, dignes de son passé qui fut si attrayant, qu'après cinq quarts de siècle, il alimente en nous une affection constante, inaltérable.

Le moment semble choisi pour ce retour de la mère vers la fille. Au bruit des revers de la France, nous avons soupiré. Les malheureux sont toujours attentifs : on nous a d'abord écoutés de là-bas avec surprise, puis un regard s'est dirigé de ce côté pour interroger ces Français d'une autre époque déplorant l'infortune d'autrui et ne s'en cachant pas.

"J'ai connu le malheur et j'y sais compatir."

M. de Bonnechose le ressent. Écoutons-le :

Pour la France, hier encore vêtue de deuil, n'est-ce pas maintenant l'heure de se souvenir, l'heure de s'incliner pieusement devant toutes grandes victimes de l'honneur national ? Si ce n'est aujourd'hui, quand donc notre pays honorerait-il la mémoire de ses soldats ? Qu'importe que leurs ossements aient déjà blanchi : les serviteurs fidèles qui expirèrent jadis pour la France, l'aimaient-ils moins que les bien-aimés de la patrie qui sont morts hier ?... Si la France n'élève des statues qu'aux victorieux, elle devait au moins à Montcalm un tombeau. Les Canadiens s'en sont souvenus pour elle. Essayez de chasser de l'histoire la poésie, il y a une place d'où l'on ne peut la bannir : c'est le cœur de l'homme. Montcalm, tombant sous les murs de Québec, est resté et restera, pour le peuple qui fut vaincu avec lui, comme le dernier défenseur, comme le dernier ami. Dans cette victime chevaleresque, les Canadiens n'ont pas cessé de voir l'image de la patrie perdue, de leur pauvre France à qui l'on pardonne beaucoup parce qu'elle a beaucoup aimé... La Nouvelle-France et Montcalm :—le malheur avait autrefois uni ces deux noms, l'histoire ne les séparera jamais.

Pour terminer cet article trop court, mais que le lecteur pourra facilement oublier en lisant le livre, je citerai le passage suivant. La flotte anglaise remonte le fleuve, marchant à la conquête du Canada :

Chaque marée pousse en avant les navires de l'invasion ; ils ont franchi le cap Tourmente,

puis la grande île d'Orléans. Un gigantesque rocher de granit et d'ardoise s'élançant de la rive septentrionale, semble barrer le fleuve. Au pied, et sur la cime de ce roc apparaît aux Anglais, sous les rayons d'un soleil de juin, un étonnant assemblage de clochers en branle, de batteries en feu, d'esplanades verdoyantes, d'arbres séculaires, de dômes et de toits métalliques, réfléchissant la lumière comme autant de miroirs ; ville couronnée par une citadelle aux bastions à pic, que domine à son tour un cap de mille pieds de hauteur, sortant tout droit du fleuve. Eblouissant tableau, qui se reflète dans l'onde d'un bassin assez immense pour contenir cent vaisseaux de ligne—à cent vingt lieues de la mer. C'était la capitale de la Nouvelle-France.

Ce panorama a de quoi surprendre les étrangers qui ne rêvent que bicoques et campements d'Indiens en pensant à notre pays.

BENJAMIN SULTE.

Nous avons reçu, trop tard pour le numéro de cette semaine, la biographie de M. Girouard par M. L. O. David.

## LA CRISE PARLEMENTAIRE EN FRANCE

Les derniers journaux de France nous ont apporté le compte-rendu détaillé des séances du parlement de Versailles, les 18, 19 et 20 juin, dont le télégraphe nous avait déjà parlé. Jamais peut-être aucune assemblée délibérante n'a donné un spectacle semblable à celui que l'Assemblée de Versailles a présenté dans cette circonstance. C'était, on le sait, à l'occasion de la réunion des Chambres et de la dissolution de l'Assemblée, qui a surabondamment prouvé qu'elle méritait d'être renvoyée et dissoute.

Le parlement français a été, pendant ces séances, le théâtre de scènes de violence inouïes dans les fastes parlementaires. Les injures les plus fortes étaient à l'ordre du jour, entre les deux côtés de la Chambre des députés. Le président était impuissant à rétablir l'ordre. L'assemblée avait la physionomie d'un champ clos de *boxeurs*. On crut, plusieurs fois, que les deux partis allaient en venir aux mains. Le parlement français s'est placé du coup à une distance que le parlement anglais, ou tout autre parlement, n'a probablement jamais atteinte. M. Paul de Cassagnac, le matamore du parti bonapartiste, et le premier énergumène de la Chambre, était à la tête de la bagarre. Les Français ne peuvent, désormais, jeter la pierre à aucun autre peuple, pour la grossièreté du langage et les violences de parti, dans l'enceinte législative. Ces quelques jours ont suffi pour déprécier à jamais le régime parlementaire en France. Voici comment un des principaux journaux de Paris, le *Figaro*, apprécie ces événements :

En face des saturnales sans nom et de vraies scènes de bouge dont les amis les plus indulgents du régime parlementaire sont dégoûtés eux-mêmes, M. Grévy n'a pu s'empêcher de dire du haut de son fauteuil : "Je voudrais que la France pût voir pour mieux juger !"

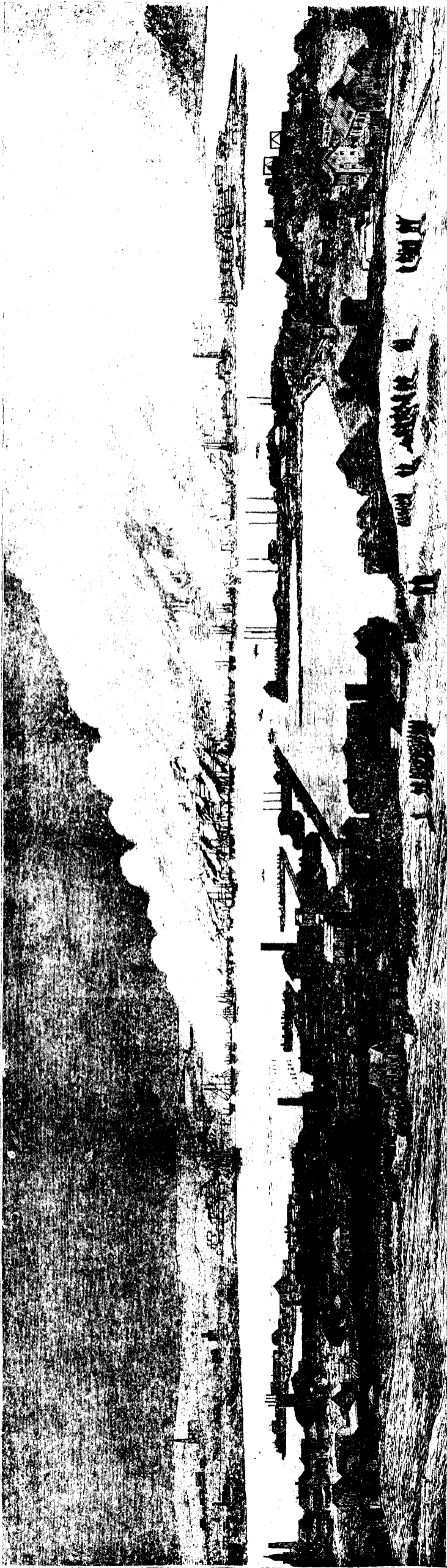
Eh bien, j'ai vu, j'ai entendu, j'ai suivi sans en perdre un seul mot ni un seul incident, la discussion brutale et grossière dont la plus abaissée de nos Chambres prodigue l'humiliant spectacle, et j'ose dire que jamais, dans aucun pays, à aucune époque, on n'a rien contemplé de pareil ! Ni les Communes d'Angleterre, ni le Reichsrath de Vienne, ni le Reichstag de Berlin, ni les Cortès de Madrid, ni les Assemblées les plus passionnées des autres peuples, ne sont descendues, dans leurs plus mauvais jours, à ce degré d'avilissement et d'ignominie.

Certes, les Assemblées tumultueuses ne nous ont pas manqué depuis quatre-vingts ans ; les tempêtes et les violences pullulent dans notre histoire parlementaire ; mais, sous la première République comme sous la seconde, en 92 et en 93, comme en 48 et en 49, le drame avait au moins quelque grandeur, et quand les titans de la Montagne, les scélérats formidables de la Terreur se menaçaient du pistolet à la tribune, entre deux harangues enflammées, et s'envoyaient à la guillotine, ils ne donnaient pas à rire au monde !

Au lieu de ces acteurs terribles, qui ont parfois fait trembler l'Europe, nous n'avons plus que des cabotins abjects dont la farce indigne fait de nous la moquerie de l'univers !

Et l'on parle d'un coup d'Etat contre cette tourbe incapable et tapageuse ? Ce serait trop d'honneur ; un coup de pied suffit, et nous comptons bien que le Sénat le donnera demain, aux applaudissements de la France entière !

Le coup de pied a été donné, en effet, et l'Assemblée n'est plus. Elle est morte misérablement, accablée par le mépris public.



LE COMMENCEMENT DE LA CONFLAGRATION, DANS LA NUIT DU 20 JUIN



LES CITOYENS SE SAUVANT DE LA VILLE EN FEU



LES ODD-FELLOWS SAUVANT LEURS INSIGNES DE LE DESTRUCTION



ASPECT DE LA RUE KING DURANT LA PREMIERE NUIT DE LA CONFLAGRATION

L'INCENDIE DE SAINT-JEAN



LES POMPIERS SE PROTEGEANT AVEC DES PLANCHES CONTRE L'ARDEUR DU FEU



EFFORTS FAITS POUR SAUVER LES VAISSEAUX

REVUE DE LA SEMAINE

La moitié de l'armée russe du Sud est maintenant installée en Bulgarie. Le grand-duc Nicolas a transporté ses quartiers généraux sur la rive droite du Danube, tandis que ceux du Czar sont sur la rive gauche, où se trouve encore toute l'aile droite et le centre de l'armée. Il n'y a pas eu de fait d'armes important pendant la dernière semaine, à part le bombardement de Rustchuk. La déroute des Russes du côté de l'Asie a continué, mais sans incident grave. Voici les principales dépêches :

Londres, 3 juillet.—Une dépêche de Bucharest mande que les Russes, après avoir pris Sistova, envoyaient de forts détachements vers Simna. Le premier de ces détachements s'empara de Sarja et s'avança ensuite vers Joanezi, après avoir eu un petit engagement en route. Les Cosaques rencontrèrent un détachement de l'armée turque à Senoize, où une route directe de Rustchuk à Tinova bifurquait avec celle de Senoize. Les Russes s'arrêtèrent en attendant des renforts, et un fort détachement fut lancé à la poursuite des Turcs.

Berlin, 3.—Le gouvernement russe ayant ordonné l'achat de 30,000 chevaux, l'Allemagne a lancé un décret défendant l'exportation des chevaux. Les journaux semi-officiels disent que cette mesure n'a pas été inspirée par des motifs politiques.

Londres, 3.—Le général Grant a visité cette après-midi la Chambre des Lords et a pris place au pied du trône. En apercevant le général, lord Carnarvon a quitté immédiatement son siège et est venu s'entretenir avec lui. Le général a ensuite visité la Chambre des Communes.

Constantinople, 5.—Un décret a été promulgué autorisant l'émission d'un milliard de piastres en papier-monnaie rachetable dans vingt ans ; cinquante millions par année.

Londres, 5.—La position des Russes sur le Danube à Simniza est considérée comme très-critique. On dit à Constantinople que les Russes se préparent à retraiter de l'autre côté du Danube à Simniza, attendu que les monitors turcs remontent la rivière pour détruire leurs pontons. On dit aussi que les Turcs s'avancent de Nicopolis et de Rustchuk, ainsi que de l'arrière de ces places, et qu'ils menacent l'armée russe sur trois points.

Constantinople, 5.—Une force considérable de Roumains a tenté le passage du Danube à Widdin, la nuit dernière, mais elle a été repoussée avec pertes par les Turcs qui ont détruit trois radeaux.

Paris, 5.—Un traité commercial entre la France et l'Italie sera signé cette semaine.

Londres, 5.—Lord Beaconsfield est dangereusement malade ; les médecins ont peu d'espoir de le sauver.

Une dépêche de Constantinople dit que la Turquie est disposée à conclure la paix avec le Monténégro, si ce pays désire la fin des hostilités.

Paris, 5.—La municipalité de Paris a résolu de présenter une requête à la législature pour une loi autorisant la crémation.

Les récoltes en France sont bonnes, principalement dans les départements du centre.

La Serbie a commandé à Paris des accoutrements pour 50,000 hommes, livrables dans trois semaines.

Le journal russe, le *Golos*, dit que si l'Angleterre viole la neutralité, la Russie occupera immédiatement l'Egypte et ensuite Constantinople.

On dit que l'Autriche a annoncé que dans certaines éventualités, elle agirait de concert avec l'Angleterre. La Russie veut circonvénir ces éventualités. Une proclamation récente du Czar aux Bulgares a causé des dissensions sérieuses dans le cabinet autrichien.

Les obus dirigés contre les consuls à Rustchuk, ont enlevé la confiance qu'on avait dans la Russie. M. Andrassy, le ministre autrichien, prépare un projet contre ces deux actes de la Russie.

Edimbourg, 5.—Le correspondant de *Scotsman* à Londres dit que les sages conseils du marquis de Salisbury, de lord Carnarvon et autres, ont enfin persuadé le parti favorable à la guerre. Aujourd'hui, le sultan ne peut plus espérer d'aide matériel de la part de l'Angleterre.

Constantinople, 6.—Les Russes retraitent de Saghla et de la vallée de l'Euphrate.

Le mouvement rétrograde des Russes à l'ouest de Kars, sera hâté, croit-on, par le rapport de l'insurrection dans le Caucase qui est arrivé à Erzeroum.

FAITS DIVERS

—On lit ce qui suit dans l'*Echo des Deux-Mondes* de New-York :

« Nous apprenons de source certaine que les féniens de ce côté de l'Atlantique ont conclu un traité secret avec les communards et l'Internationale de France, en vue de rétablir la Commune, de triste mémoire, à la condition formelle que les pétroleurs porteront main-forte aux féniens lorsque le tour de l'Angleterre sera venu.

« Nous savons même que plusieurs féniens s'embarquent chaque semaine pour aller prêter main-forte aux communards de France. Le gouvernement ferait bien d'exercer une stricte

surveillance à la frontière sur ce nouveau genre de civilisateurs.

PETITES NOTES.—Mardi matin, entre Lachine et la Pointe Claire, un roulier imprudent voulut traverser la voie du Grand-Tronc avec ses deux chevaux attelés à une lourde charrette chargée de bois lorsqu'il voyait arriver le train express de l'Ouest. Les chevaux passèrent la voie, l'homme sauva sa vie en sautant à bas de son siège, mais la charrette fut lancée en fragments sur les bords de la voie. Le chasseur-pierre a été brisé par le choc, mais la locomotive n'a reçu aucun dommage.

HOMICIDE.—Une enquête a été tenue samedi matin par le coroner Jones, à l'hôpital-général, sur le corps de Geneviève Danis, qui a été renversée et écrasée, samedi dernier, par un cheval d'un cocher de place, pris de vin, nommé John Maybury. D'après les dépositions des docteurs J. L. Leprohon et Clime, il a été constaté que la mort avait été causée par une fracture du crâne, suivie d'hémorragie du cerveau. D'autres témoins ont été entendus pour prouver que le cocher était ivre et incapable de diriger son cheval.

Le jury, après quelques minutes de délibération, a rendu un verdict d'homicide contre John Maybury, qui a été écroué en attendant l'instruction préliminaire de son procès.

DEUX STEAMERS COULÉS A FOND.—Vers une heure et demie, mercredi après midi, il y eut une collision sérieuse près de la Longue-Pointe, entre deux steamers, l'*Elphinstone*, montant le courant, et le *Redewater*, se dirigeant vers Québec. Lorsque le premier de ces vaisseaux fut rendu près de la pointe, en arrière de l'ancien hôtel Bouchard, le *Redewater*, poussé à toute vapeur dans un courant rapide, donna contre sa proue et y fit une ouverture assez large pour permettre le passage d'un cheval et d'une voiture. L'*Elphinstone* ne tarda pas à couler à une profondeur de 22 pieds. Le *Redewater* continua sa course et rendit à quelques arpents de la Pointe-aux-Trembles, il coula à fond dans le chenal.

Les pertes causées par ce double accident sont très-considérables. Elles sont évaluées à environ \$100,000. L'*Elphinstone* avait un chargement de rails pour Montréal et le *Redewater* avait une cargaison de 12,000 minots de grain.

L'embarcation d'un batelier nommé Guilbeault était attachée à la poupe de l'*Elphinstone* au moment de la collision. Lorsque Guilbeault entendit les craquements effroyables causés par le choc, il eut juste le temps de détacher son amarre et de gagner la terre.

LES SUITES DE LA NÉGLIGENCE.—On lit dans le *Canadien* du 3 : « Hier, M. Falkenberg, M. Pentland, avocat, Madame Falkenberg, M. et Mme de Wolf avec quelques amis, se rendaient à Laval, dans le comté de Québec, pour faire une excursion de pêche. Mme Falkenberg était dans la première voiture avec M. et Mme de Wolfe. Cette voiture, propriété de M. D. Driscoll, était conduite par deux chevaux ; arrivée sur un pont qui se trouve sur un petit ruisseau, qui se jette dans la rivière Montmorency, cette voiture a été précipitée dans le lit du ruisseau d'une hauteur de quinze pieds. Le pont, évidemment pourri, a cédé sous le poids de la voiture. M. et Mme de Wolfe ont reçu des blessures assez graves, mais non dangereuses ; quant à Mme Falkenberg, elle n'a pas recouvré la connaissance et est morte deux heures après.

« A l'enquête tenue sur le corps de Mme Falkenberg, le jury a rendu un verdict comme suit :

« Qu'Elizabeth Falkenberg, le 29e jour de juin 1877, dans la paroisse de Sainte-Brigitte de Laval, comté de Montmorency, est morte à la suite d'une fracture du crâne, causée par l'éroulement d'un pont situé dans la dite paroisse et dont les appuis étaient pourris, pendant que la défunte le traversait en voiture les susdits jour et année. Que les jurés sont de plus d'opinion que la charpente du dit pont était bien connue dans la paroisse pour être en mauvais état et par conséquent dangereuse ; et que les autorités municipales de la dite paroisse, dont le devoir est de veiller à ce qu'elle fut réparée ou renouvelée, ont manqué de remplir leur obligation.

« Les funérailles de Mme Falkenberg ont eu lieu ce matin à 10 heures. »

ATTENTAT.—On écrit de Terrebonne : « Pour la troisième fois depuis 18 mois, madame veuve de feu l'hon. M. Masson, seigneur de Terrebonne est victime de misérables incendiaires.

« Durant l'hiver de 1876, ses écuries sont brûlées ; en juin dernier (1877), le feu consume ses scieries, et hier, le 24 juin, un infâme incendiaire mettait le feu au grand moulin, autrefois la manufacture de laine occupée par feu l'hon. Edouard Masson. Heureusement que cette fois-ci, la bâtisse n'a eu relativement que peu de dommages, grâce à la puissante pompe hydraulique "Blake's pump" qui possède maintenant la corporation.

« Le zèle déployé par les citoyens de Terrebonne en cette circonstance est une énergique protestation contre l'infamie du coupable.

« Quel peut être le motif d'un semblable outrage envers Mme Masson, à laquelle Terrebonne doit sa prospérité et son avancement matériel, à un si haut degré ? Personne ne peut le dire... »

LE PHOSFOZONE

contient les composés les plus précieux de Phosphore et d'Ozone. On reçoit des certificats de toutes parts.

Le PHOSFOZONE se vend bien. C'est le tonique favori des dames. JAMES HAWKES, Pharmacie de la Place d'Armes, Montréal. On reçoit une brochure française port en en faisant la demande à EVANS, MERCER & CIE, Montréal.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX RRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 34 : MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; P. O. Giroux, Dr. D., J. L. P., M. Toupin, J. E. Giroux, Montréal ; "B." et G. B., Saint-Liboire ; A. C., Saint-Jean ; Z. Delaunais, H. M., Québec ; N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke.

Solutions justes du problème No. 35 : MM. C. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; A. C., Saint-Jean ; Z. Delaunais, H. M., Québec ; M. Toupin, J. L. P., P. O. Giroux, Dr. D., Montréal ; N. P., Sorel ; L. O. P., Sherbrooke ; "B." Saint-Liboire.

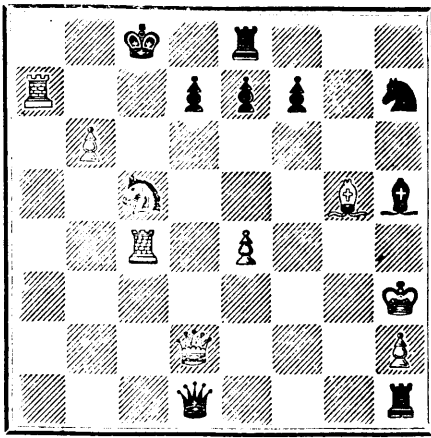
N. P. Sorel.—Oui, il est possible que cela soit, mais la forme du problème se trouverait complètement changé.

Nos remerciements à A. C., Saint-Jean, pour l'envoi d'un problème.

PROBLÈME No. 38.

Composé par M. Jules Mendheim, Berlin.

Noirs.



Blancs.

Les blancs, ne jouant que le cavalier, font échec et mat en 7 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 34.

Noirs. 1 P 6e F R, 2 D 6e T R échec, 3 D 7e C R échec et mat. Blancs. 1 Ad libitum, 2 R 1er C R

PROBLÈME No. 39.

Composé par M. Toupin, Montréal.

Blancs. 1 R 1er C R, 2 D 3e C D, 3 T 1er R, 4 F 1er F D, 5 Pions 3e F R, 3e F D et 4e C R. Noirs. 1 R 6e D, 2 D 3e D, 3 T 4e C R, 4 C 3e F D, 5 C 4e D, 6 P 4e R

Les blancs jouent, font échec et mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLÈME No. 35.

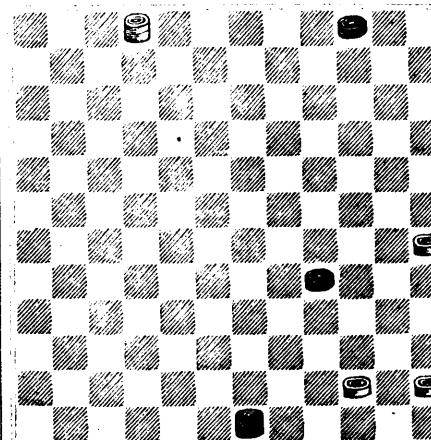
Blancs. 1 F prend C, 2 C 8e D, 3 C 6e F D échec et mat. Noirs. 1 P prend F, 2 Ad libitum.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 81

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 79

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values: 20 13, 34 28, 71 65, 23 16, 16 1\* et gagnent. 19 8, 35 22, 60 71\*, 71\* 21

Solutions justes du Problème No. 79

Montréal.—Ar. Peltier, Holyoke, Mass.—John Gadbois. Autre Solution du Problème No. 78 Montréal.—C. Coutu

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyés et teints noirs seulement. J. H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.

Prix du Marché de Détail de Montréal.

Montréal, 6 juillet 1877.

Market price table with columns for commodity, price per unit, and price per cwt. Includes sections for FARINE, GRAINS, LÉGUMES, LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS, and VIANDES.

Marché aux Bestiaux

Table of livestock prices including beef, mutton, and various types of pigs.

Table of prices for hay and straw.

ABEL PILON & Cie.

33, RUE DE FLEURUS, PARIS.

Credit Littéraire & Musical, POUR L'ACQUISITION DE LA MUSIQUE ET DES LIVRES.

Fourniture immédiate des meilleurs ouvrages de LITTÉRATURE, DROIT, SCIENCES, BEAUX-ARTS, etc., ainsi que des publications MUSICALES des principaux éditeurs de Paris.

Mode de crédit pour tous les ouvrages du Catalogue Abel Pilon & Cie.

Toute demande jusqu'à vingt piastres est payable par piastre par mois, et, au-dessus de cette somme, le paiement mensuel est égal au vingtième du montant de la facture.

Frais de douane et de transport payables à l'arrivée des ouvrages. S'adresser à

M. E. DANSEREAU,

17, CÔTE ST. LAMBERT, MONTRÉAL,

Agent de MM. Abel Pilon & Cie., de Paris, pour la Puissance du Canada.

VOIR LES CATALOGUES ET SPÉCIMENS 8-11-52-98.

BOTANIQUE

Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA, à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartoné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) : Cartoné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché, 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



ÉCOLE DE NAVIGATION DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Cette école sera ouverte le premier février prochain, dans l'édifice de l'Assemblée Législative, sous la direction de William C. Seaton, écuyer, professeur de navigation, et ex-professeur de navigation de la Société des Marchands Aventuriers de Bristol, Angleterre.

Les termes seront comme suit: L'école sera ouverte tous les jours pendant l'année, (excepté depuis le premier juillet jusqu'au dernier d'août), depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de relevée.

Les samedis, elle se fermera à midi. Le programme des études sera le suivant:

PREMIER COURS.

Pour la préparation des aspirants aux certificats de capacité de capitaine ou de contre-maître, accordés, après un examen satisfaisant, par le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada. Ce cours comprendra l'emploi des logarithmes; la navigation proprement dite; la manière de faire le point; trouver la latitude par la hauteur méridienne du soleil, d'une étoile, par une hauteur de circummérienne du soleil; trouver la longitude par le chronomètre; la variation et la déviation de la boussole par une amplitude, par l'azimut; trouver le temps de la haute marée; la correction des sondages; faire des observations pour former une table des déviations de la boussole, son explication et aussi le tracé et l'usage du diagramme de Napier, l'usage des cartes-marines, des instruments; les règlements concernant les bâtiments en route, et tous les autres sujets compris dans l'examen de vive voix que les aspirants ont à subir devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

DEUXIÈME COURS.

Une étude plus étendue de la navigation pratique et de l'astronomie nautique. Trouver la latitude par la hauteur méridienne de la lune, des étoiles circumpolaires, par une hauteur méridienne de la polaire, par deux hauteurs d'un corps céleste (métodes de Sumner et de Ivory); trouver la longitude par deux hauteurs, par les distances lunaires, régulariser le chronomètre par des hauteurs égales, l'emploi de l'horizon artificiel; les lois des tempêtes, etc., etc.

TROISIÈME COURS.

Partie théorique.

Etudes mathématiques des différentes règles et formules, en usage dans la science nautique.

Les honoraires d'entrée seront de \$15 pour ceux qui étudieront dans le but d'obtenir le certificat de contre-maître devant le Bureau des Examineurs de la Puissance du Canada, et de \$20 pour ceux qui étudieront pour passer comme capitaines; et les étudiants qui auront payé leurs honoraires d'entrée, auront droit de suivre les cours de l'école, sans aucune autre charge, en aucun temps, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leurs brevets devant le Bureau des Examineurs de la Puissance.

S'il est établi des examens extraordinaires devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, la préparation à ces examens extraordinaires des aspirants, qui auront suivi les cours de l'école, sera gratuite. Le directeur de l'école fera tous les mois, à l'Honorable Secrétaire-Provincial, un rapport montrant le nombre et les progrès des élèves, et aussi le nombre des candidats de l'école qui auront subi, avec succès, leurs examens devant le Bureau des Examineurs de la Puissance, pour des certificats de capitaines ou de contre-maîtres.

Ceux qui désireront entrer à l'école en feront la demande au Secrétaire-Provincial, ou à W. C. Seaton, écuyer, à Québec.

Par ordre,

J. A. CHAPLEAU, Secrétaire de la Province de Québec. 8-20-1110



Province de Québec, Département de l'Immigration du Gouvernement.

Les personnes qui auraient besoin de Fermiers, Artisans, Serviteurs et autres, devront s'adresser à

B. IBBOTSON,

Agent de l'Immigration du Gouvernement. 8-20-26-115 No. 19, rue St. Bonaventure.

A. CHARBONNEAU & CIE. Entrepreneurs Menuisiers No. 10, RUELLE EVANS

ENTRE LES Rues St. Urbain & St. Charles Borromée MONTREAL.

Toute espèce de Menuiserie de Maison faite promptement et à Prix Réduits. 8-2-26-85

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché..... \$1.00 Le même par la poste..... \$1.20 S'adresser à

LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

FAITES USAGE DU SIROP EXPECTORANT, DE L'ELIXIR TONIQUE et du SIROP DES ENFANTS du Dr. J. EMERY CODERRE.

64, RUE ST. DENIS, Coin de la RUE DORCHESTER A vendre chez tous les Pharmaciens.

A. GELINAS, AVOCAT, No. 44, Rue St. Vincent (en face de l'Hôtel Richelieu), Montréal.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

Personnes désireuses de guérir vite et bien: Urines irritées, Gravelle, Calculs, Douleurs de la vessie et des reins, écoulements, Hémorrhéïdes, etc., prendront tout de suite les A Paris: Ph<sup>o</sup> COLOMER, 103, rue Montmartre.—Agent pour le Canada: A. DELAU, 223, Mc Gill street, Montréal, et dans les principales Pharmacies. DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

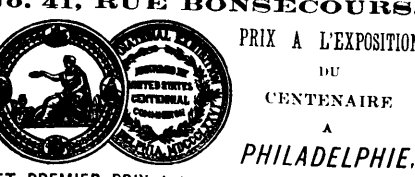
APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY. DEVINS, WORM PASTILLES. The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults. Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults. PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS. APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal



USINE D'INSTRUMENTS AGRICOLES DU CANADA, Fabrique de Faucheuses, Moissonneuses, Rateaux à Cheval, Moulins à Battre, etc., sans rivaux. Notre Motto est et a toujours été depuis 25 ans: "Le meilleur et le plus économique." Demandez des circulaires. On demande des Agents et on invite la correspondance de toutes les parties du monde. Escompte alloué aux Corporations Religieuses. G. M. COSSITT & FRERES, 92, rue des Enfants-Trouvés, Montréal. R. J. LATIMER, Agent. 8-20-9-117

MANUFACTURE DE VINAIGRE DE MONTREAL, No. 41, RUE BONSECOURS.



PRIX A L'EXPOSITION DU CENTENAIRE A PHILADELPHIE. ET PREMIER PRIX A LA DERNIERE EXPOSITION DE MONTREAL. Certificats des hommes les plus compétents constatant que ce Vinaigre est l'un des meilleurs Vinaigres du monde entier. MICHEL LEFEBVRE, Propriétaire. 8-20-52-118

NAPOLÉON ROY MARCHAND-TAILLEUR No. 96, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. Napoléon Roy a constamment en mains un assortiment complet de HAUTES FAITES. Tout ordre exécuté sous le plus court délai. Aussi, MERCIERIES ASSORTIES. Conditions: comptant. 8-15-26-102



MOULIN A VENT AUTOMATIQUE D'HALLADY POUR POMPER LEAU SUR LES FERMES, SUR LES CHEMINS DE FER, ETC.

C'est le Moulin à vent le plus économique, en égard au pouvoir, au fini et aux matériaux qui entrent dans sa construction, et l'on garantit entière satisfaction. Demandez le Catalogue Illustré et la Liste des Prix.

CHARLES GARTH & Cie Dominion Metal Works, 536 à 542, RUE CRAIG.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VÉGÉTAL DÉPURATIF spécial, autorisé, présenté à l'Académie de Médecine de Paris et breveté en 1840. GOUTTE ET RHUMATISMES Soulage instantanément les douleurs et guérit radicalement. DÉPÔTS: MM. HENRY R. GRAY, 144, RUE ST. LAURENT; KENNETH CAMPBELL & CIE., MEDICAL HALL, ET 2, PHILLIPS SQ.; LAVIOLETTE & NELSON, 15, RUE NOTRE-DAME; JOS. LEDUC & CIE., 191, RUE ST. JOSEPH.

PETITS MOYENS.

Certains marchands se servent de notre nom pour attirer et garder nos pratiques chez eux. Aux personnes qui demandent M. Pilon ou quelque commis de la maison, ils répondent qu'il est malade ou qu'il est absent. Ce sont des moyens bien bas que tout homme bien élevé rougirait d'employer. Il faut être dans une bien triste position pour être réduit à se servir du nom des autres pour faire des affaires. Pour mettre nos pratiques en garde contre ces espèces de charlatans, nous les avertissons de faire attention avant tout à notre enseigne. Lorsqu'elles voudront aller chez M. Pilon, qu'elles regardent si c'est bien à la BOULE VERTE qu'elles sont. Il n'y a qu'une BOULE VERTE sur la rue Sainte-Catherine. Cherchez la BOULE VERTE et rentrez avec confiance, vous serez chez

A. PILON & CIE.

Le seul magasin à bon marché dans la Puissance. Les dernières réductions que nous avons faites nous ont attiré une foule considérable d'acheteurs. Nous sommes convaincus aujourd'hui que les gens achètent quand même lorsque les marchandises sont à grand marché. Aujourd'hui nous voulons attirer l'attention de tout le monde sur les lignes suivantes: Parasols de Dames valant 60c et \$1.00 réduits à 40c et 50c. Parasols en soie noirs valant 75c réduits à 50c. Parasols en soie noirs valant \$1.00 réduits à 60c. Parasols en soie noirs valant \$1.25 réduits à 75c. Parasols en soie noirs valant \$1.50 réduits à 80c. C'est la plus belle ligne de parasols qui se soit jamais vue. Nos fleurs et nos chapeaux partent très-vite. Il ne peut en être autrement, car ils sont si réduits! Nous ne parlons point de nos cotons et indiennes, il est reconnu aujourd'hui que nous les vendons à bien meilleur marché que partout ailleurs. N'oubliez pas nos beaux châles noirs en dentelle de 50c. Ils valent \$3.00. Nos tweeds et nos coatings sont toujours bien aimés. Nous avons les plus belles lignes et à des prix très-réduits. Encore une fois, pour ne pas vous tromper: avant tout cherchez la BOULE VERTE et vous serez certains d'aller au véritable magasin à Bon Marché, chez

A PILON & CIE., 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne de la Boule Verte. A. PILON, L. J. PELLETIER. 7-37-52 5

ON SE DEMANDE OU EST LE JOLI MAGASIN DE MODES

ET DE MARCHANDISES DE GOUT qu'il avait sur la rue Ste. Catherine, près de la rue Jacques Cartier; eh! bien, mesdames, vous n'avez qu'à vous rendre au No. 573, rue Ste. Catherine, entre les rues Montcalm et Wolfe, à l'enseigne du Chapeau Rouge, et vous y trouverez un assortiment complet de toutes espèces de marchandises, spécialement dans les modes, importées directement d'Europe. Chapeaux garnis gratis. JOS. ROY, 573, RUE STE. CATHERINE, A l'Enseigne du Chapeau Rouge. 8-15-54-10

EM. TERQUEM Commissionnaire en Marchandises

(Ex-représentant des Filateurs Français à l'Exposition de Philadelphie) 2, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS a le plaisir d'informer messieurs les Libraires et Négociants du Canada, qu'il se charge de tous leurs achats sur la place de Paris, soit en livres ou tous autres articles. Il serait heureux de répondre à toute demande de renseignements. Il sollicite également la faveur des ordres des membres du Clergé pour les fournitures des Institutions catholiques. Les commissions remises seront l'objet d'une attention la plus scrupuleuse. 8-20-52-116

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epiciers respectables. 8-19-52-112

RECOMPENSE NATIONALE DE 16,000 francs Grande Médaille d'OR à T. LAROCHE

QUINA LAROCHE ÉLIXIR Fortifiant et fébrifuge, très-efficace contre les affections de l'estomac, le sang pauvre et les mauvaises fièvres intermittentes ou anciennes, etc. Paris, 23, rue Drouot, et les pharmacies. DÉPÔTS: à Montréal, A. DELAU; à Québec, BRASSARD, pharm. PICAUT & CIE R. MCLEOD HENRY R. GRAY J. E. BURKE LAVIOLETTE & NELSON W. E. BRUNET JOS. LEDUC J. B. MARTEL

Exposition Universelle PARIS.

Les personnes qui désirent exposer VOUDRONT BIEN S'ADRESSER IMMÉDIATEMENT A L'Honorable Ministre de l'Agriculture OTTAWA, Pour les Blancs d'Applications, les Règlements pour les Exposants Canadiens, la Classification et autres renseignements désirables.

Comme l'espace réservé au Canada est restreint, les applications doivent être faites de suite et pas plus tard que

LE 15 JUILLET PROCHAIN.

Aucune application ne sera reçue après cette date. Ottawa, 26 mai 1877. 8-23-6-126

COLLEGE MILITAIRE DE KINGSTON.

Les Examens Semi-Annuels pour les candidats à l'admission comme cadets au Collège Militaire, auront lieu aux Quartiers-Généraux des Districts Militaires dans lesquels ces candidats résident, le 3 Juillet et le 18 Décembre prochains (1877). Tous les renseignements nécessaires peuvent être obtenus sur demande à l'Adjutant-Général à Ottawa, ou aux Députés-Adjutants-Généraux des Districts Militaires. Les demandes pour admission doivent être adressées à l'Adjutant-Général au moins un mois avant la date de l'examen. (Par ordre) W. POWELL, Colonel, Adjutant-Général. Quartiers-Généraux, Ottawa, 11 avril 1877. 8-18-26-110

AVIS! Canadian Mechanics' Magazine

PATENT OFFICE RECORD. Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes, sous le titre de: "Illustrated Family Friend," TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AIGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES, AINSI NOUVELLE MUSIQUE CHOISIE, RECETTES DOMESTIQUES, ETC. THE CANADIAN MECHANICS' MAGAZINE, Conjointement avec le Illustrated Family Friend ET LE PATENT OFFICE RECORD, Contient 16 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être: "ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE." Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR. 5 et 7, RUE BLEURY, MONTREAL. F. N. BOXER, Architecte, Rédacteur. 8-18-52-109

\$100 par mois réalisés en vendant notre livre à copier les lettres, qui n'exige ni presse ni eau. Envoyez une estampille pour une circulaire. Argent remboursé. A. ELKIN, Chambre 11, No. 46, Church St., Toronto. 8-18-52-109 L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.